This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBER BIBLIOTHECAE
GRAHAM POLLARD

CREBILLON FILS
MMF 55.16

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 270

OXFORD
1992

LA NUIT

ET

LE MOMENT.

Liſez, Cenſeurs rigides; il n'y a point ici d'amour criminel. OVIDE.

LA NUIT
ET
LE MOMENT,
OU
LES MATINES DE CYTHERE.

DIALOGUE.

Hæc legite, Auſteri, crimen amoris abeſt.
OVID.

A LONDRES.
Et ſe trouve
A AMSTERDAM,
Chez J. H. SCHNEIDER,
Libraire dans le Nes.
M. DCC. LVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

LE mérite de l'Auteur de ce petit Ouvrage anonyme en fait l'éloge. Il est vrai que le Nom d'un homme, si universellement connu dans la République des Lettres par la beauté de son génie, la pureté de son style & les heureux succès de ses productions, auroit fort décoré le frontispice & accrédité la Piéce; mais les raisons, qu'il a eues de le taire dans l'Edition originale, sont les mêmes qui nous ont empêché de le divulguer dans celle-ci, sans prétendre les approfondir. Nous nous sommes contentés de redresser les fautes contenues dans l'ERRATA, & de suivre l'Orthographe de la Copie avec beaucoup d'exactitude, persuadés que c'est-là

AVERT. DU LIBRAIRE.

un des moindres égards que l'on puiſſe avoir pour un Auteur dont on reſpecte la plume. On avoüe cependant que pour dégroſſir le Titre du texte, on en a ôté ces mots : La ſcène eſt à la campagne, dans la maiſon de Cidaliſe ; *ce qui importe peu au Lecteur, pourvû qu'on lui apprenne ici l'endroit où le DIALOGUE s'eſt paſſé. Au reſte, ſauf ce retranchement, ou pour mieux dire, à cette tranſpoſition près, notre réimpreſſion eſt tout-à-fait conforme à l'Edition originale, & pour le moins exécutée avec autant de ſoin.*

LA NUIT

ET

LE MOMENT,

OU

LES MATINES

DE CYTHERE.

DIALOGUE.

CIDALISE,

Voyant entrer Clitandre en robe de chambre.

AH, bon Dieu! Clitandre, quoi! c'eſt vous?

CLITANDRE.

Votre ſurpriſe, Madame, a dequoi m'étonner; je vous croyois accoutumée à me voir vous faire ma cour, & je ne comprends pas ce que vous trouvez de ſi extraordinaire dans la viſite que je vous fais.

CIDALISE.

C'eſt que je croyois avoir quelque raiſon de penſer que ſi vous vouliez bien veiller aujourd'hui avec quelqu'un, ce ne ſeroit pas avec moi, & que, dans les idées que j'avois, votre préſence m'a étonnée.

CLITANDRE.

Cérémonie à part, ne produit-elle ſur vous que cet effet? Ne vous embarraſſé-je pas plus encore que je ne vous ſurprends? C'eſt qu'à la rigueur, cela ſeroit poſſible au moins.

CIDALISE.

Cette idée vous eſt nouvelle. Me per-

permettriez-vous de vous demander ce qui vous la fait naître?

CLITANDRE.

Mon intention n'eſt point de vous en faire myſtere: mais voudrez-vous bien me dire auſſi pourquoi vous avez été ſi étonnée de me voir chez vous ce ſoir, lorſque tant d'autres fois cela vous a paru ſi ſimple?

CIDALISE.

Il me le paroiſſoit alors que vous me donnaſſiez vos momens perdus; mais je ne vous crois pas aujourd'hui auſſi deſœuvré que je vous ai vû l'être quelquefois.

CLITANDRE.

J'avois ſur vous la même idée; & c'eſt ce qui fait préciſément que je ne ſuis pas ſans quelque ſorte d'inquiétude que vous ne trouviez ma viſite un peu déplacée.

CIDALISE.

Un peu déplacée! J'admire tout

à-la fois le ménagement de vos termes, & paſſez-moi celui-ci, l'extravagance de vos idées. Voudrez-vous bien, au reſte, me faire la grace de me dire pourquoi vous croyez m'incommoder tant aujourd'hui?

CLITANDRE.

Oui, pourvû qu'à votre tour vous vouliez bien m'apprendre pourquoi ma préſence ici vous cauſe tant d'étonnement.

CIDALISE.

Vous ſerez bientôt ſatisfait.

Elle paſſe dans ſa garde-robe, revient, change de chemiſe: on la déchauſſe.

CLITANDRE.

Ah Dieu! quelle jambe!

CIDALISE.

Oh! finiſſez, Monſieur; vos éloges ne me font point oublier votre témerité.

CLITANDRE.

Je ne ſçais pas ſi c'eſt la premiére fois que je la loüe; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce n'eſt pas la premiere que je l'admire.

CIDALISE.

Allez-vous mettre là-bas, ou ſortez.

CLITANDRE.

Vous me traitez ſinguliérement, Madame; mais j'obéis.

Elle ſe couche, dit à une de ſes femmes de reſter : Clitandre s'aſſied ſur un fauteuil auprès du lit.

CIDALISE.

Quoi ! réellement, Clitandre, vous n'avez de rendez-vous avec perſonne ?

CLITANDRE.

Quoi ! dans le vrai, je ne vous empêche pas de voir Eraſte ?

CIDALISE.

Eraſte ! Mais en vérité, vous n'y penſez pas, mon pauvre Comte.

CLITANDRE.

Et je vous jure, belle Marquiſe, que je ne penſe pas plus à aucune des femmes qui ſont chez vous, que vous ne ſongez à lui.

CIDALISE.

Quoi ! pas même à Araminte ?

CLITANDRE.

Araminte ! ah, parbleu ! la plaiſanterie eſt délicieuſe ! Eſt-ce parce que vous avez eu la méchanceté de la prier de venir ici, que vous croyez qu'il faut que je l'y amuſe ?

CIDALISE.

Certes, le tour eſt fin ! C'eſt-à-dire que vous voudriez me faire croire que vous ne ſçavez pas pourquoi elle eſt ici ?

CLITANDRE.

Oh ! pardonnez-moi : pour les eſperances qu'elle y a, je les devine ; & vous le voyez bien au chagrin que j'ai de ce qu'elle y eſt. Je ne vous comprends pas ! il faut aſſûrément bien craindre de manquer de monde, pour ſe charger d'une pareille *eſpèce !*

CIDALISE.

En vérité, Clitandre, voilà une diſcrétion bien inutile, ou un *perſifflage* bien ridicule ! Vous verrez auſſi que c'eſt moi qui vous ai joüé le mauvais tour de prier Célimene, & que c'eſt encore ma faute ſi Beliſe, Luſcinde & Julie ſe trouvent chez moi en même tems.

CLITANDRE.

Oh ! pour celles-là, il ne ſe peut pas qu'ayant chez vous Cléon, Oronte & Valere, vous penſiez qu'elles y ſont pour moi.

CIDALISE.

Mais je ne jurerois pas que vous

fuſſiez dans l'honneur qu'elles me font, pour auſſi peu que vous le prétendez.

CLITANDRE.

Quelle folie! il y a plus de huit jours que je ſuis ici: ils y ſont eux d'avant-hier; elles y ſont d'aujourd'hui, & il me paroît à cet arrangement que vous ne pouvez pas plus les accuſer d'être venues pour moi, que vous flatter de ne les y voir que pour vous.

CIDALISE.

Vous ne me croyez pas non plus aſſez imbécille pour m'en flatter.

CLITANDRE.

Vous auriez tort au reſte de vous plaindre de Valere, d'Eraſte & de Cléon. Ils ſont arrivés deux jours avant les femmes qu'ils y attendoient: ils ſont dans les grandes règles; & je parierois qu'ils n'en font pas autant pour tout le monde.

CIDALISE.

Je ſens toute la politeſſe de leur pro-

procedé ; mais, Clitandre, il eſt donc bien vrai que ce n'eſt pas vous qu'elles cherchent ici ?

CLITANDRE.

Vous ſavez ce qu'elles font.

CIDALISE.

En ſçais-je plus ce qu'elles voudroient faire ?

CLITANDRE.

Ah, Madame ! ce n'eſt pas, permettez-moi de vous le dire, ſur des femmes, qui penſent auſſi-bien que celles-là, qu'on peut avoir de pareilles idées.

CIDALISE.

En vérité, Clitandre, vous devenez bien ridicule ! Je ne vous preſſerai pas là-deſſus, puiſque j'ai lieu de croire que vous ne voulez pas l'être ; mais je ne pardonnerai jamais à Eraſte d'être venu me gâter un ſouper qui devoit être ſi délicieux.

CLITANDRE.

Il ne me paroît pas extraordinaire que vous l'y ayez trouvé de trop : mais je vous avoüe que je ne vois pas pourquoi, s'il n'y eût pas été, ce ſouper auroit été ſi agréable pour vous ?

CIDALISE.

Quoi ! vous ne ſentez pas ce que votre embarras, au milieu de quatre femmes que vous avez eues, & qui, ſans doute, conſervent encore des prétentions ſur vous, auroit eu de réjoüiſſant pour moi ?

CLITANDRE.

Il y auroit à moi de la ſottiſe à vous ſoutenir que je n'ai eu aucune d'elles ; mais il y auroit aſſûrément plus que de l'indiſcrétion à dire que je les eus toutes. D'ailleurs en ſuppoſant qu'elles m'ayent toutes honoré de quelque bonté, qu'eſt-ce que cela importe aujourd'hui à elles, & à moi ? Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le

le monde, des gens, que le hazard, le caprice, des circonſtances ont unis quelques momens, ſe ſouviennent de ce qui les a intéreſſés ſi peu? Ce que je vous dis, au reſte, eſt ſi vrai, que ſoupant il y a quelque tems avec une femme, je ne me la rappellois en aucune façon, & que je l'aurois quittée comme m'étant inconnue, ſi elle ne m'eût pas fait ſouvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés.

CIDALISE.

Je m'étonne que ce ſoit elle qui vous ait reconnu. L'on prétend que nous oublions beaucoup plus que les hommes ces ſortes d'aventures.

CLITANDRE.

Je ſçais qu'on vous en accuſe; mais il m'a paru qu'à cet égard le manque de mémoire eſt égal dans les deux ſexes.

CIDALISE.

Il eſt cependant plus ſingulier dans une femme, que dans un homme.

CLITANDRE.

Je crois, tout préjugé à part, que cela doit beaucoup dépendre du plus ou du moins que vous avez à ſacrifier. Si, par le plus grand hazard du monde, il ſe trouvoit qu'une femme n'eût pas plus de ſacrifices à faire que nous-mêmes, je ne vois pas à propos de quoi l'on voudroit qu'elle ſe rappellât de certaines choſes plus que nous. Il n'eſt cependant pas auſſi commun qu'on l'imagine peut-être, que deux perſonnes, qui ont vécu un peu amicalement l'une avec l'autre, quelque courte qu'ait été leur liaiſon, quelque peu de ſentiment même qu'elles y ayent mis, s'en ſouviennent ſi peu ; mais en même tems je ne crois pas qu'un oubli total de ces choſes-là ſoit abſolument ſans exemple.

CIDALISE.

Pour moi, j'aime à penſer que cela n'eſt pas poſſible. Vous vous ſouvenez de Célimene, n'eſt-ce pas ?

CLI-

CLITANDRE.

Cela eſt fort différent. Notre affaire a été longue, & je l'ai trop tendrement aimée pour avoir pû l'oublier à ce point.

CIDALISE.

Si vous dites vrai, elle eſt bien heureuſe!

CLITANDRE.

J'en doute, puiſque je ne m'en ſouviens que pour la mépriſer au-delà de tout ce que je pourrois dire.

CIDALISE.

Cruel! j'ai pourtant à vous parler de ſa part.

CLITANDRE.

De ſa part! à moi! Après tout, rien ne m'étonne d'elle.

CIDALISE.

Elle prétend que vous lui faites les injuſtices du monde les plus

criantes, & que vous vous obſtinez à la condamner ſans l'entendre.

CLITANDRE.

Vous ſçavez mon hiſtoire comme moi-même, Madame, & puiſque vous ne me trouvez aucun tort, vous voudrez bien que je m'inquiéte peu de tous ceux dont elle me charge. Je ne pourrois même m'empêcher d'être ſurpris que ſçachant à quel point vous la connoiſſez, elle eût ôſé vous prier de me parler pour elle, ſi Eraſte, qui a eu pour vous, & devant moi, les plus condamnables procedés, ne m'avoit pas prié auſſi de vous parler pour lui.

CIDALISE.

Sérieuſement, Clitandre, il vous en a parlé?

CLITANDRE.

Ouï, Madame, & avec une vivacité dont vous auriez ſans doute été contente, ſi vous en aviez été témoin.

CI-

CIDALISE.

Oh! très contente! cela n'eſt pas douteux! Et ſelon toute apparence, il me charge de tous les torts de notre rupture?

CLITANDRE.

Il eſt naturel qu'il vous en donne quelques-uns; cependant, à ceux qu'il a lui-même, je le trouve aſſez modéré ſur cet article; & à votre humeur près, que vous maſquez, dit-il, ſous le nom de délicateſſe pour pouvoir vous y livrer avec moins de ſcrupule, il dit que vous êtes aſſez bonne femme, & que vous ne manquez abſolument pas de principes.

CIDALISE.

L'inſolent! je ne dirai ſûrement pas de lui la même choſe: mais n'avez-vous pas été confondu de l'air leger dont il eſt venu s'établir ici?

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſon apparition m'a un

un peu ſurpris. Ce n'eſt pourtant pas que j'aye cru qu'il vint ici ſans être ſûr que vous ne le trouveriez pas mauvais; c'eſt le moindre des égards que l'on doit à une femme comme vous.

CIDALISE.

De mon aveu! pouvez-vous le croire? Sept ou huit jours avant mon départ, je ſoupois avec lui chez la petite Comteſſe. Il y fut queſtion du ſéjour que je comptois faire ici; il eut l'audace de me dire qu'il viendroit m'y faire ſa cour. Comme je ſçais qu'il a des projets ſur cette pauvre petite femme, & que juſques à préſent elle n'entre pas dans ſes vûes, je crus que pour la déterminer, il vouloit lui donner de la jalouſie, & qu'il me faiſoit l'honneur de croire que j'ai dequoi l'allarmer; mais j'avois reçu ſi froidement ſa politeſſe, que je vous avoüe que je me flattois qu'il n'oſeroit pas venir dans un lieu où il doit être vû avec moins de plaiſir que perſonne, & que rien ne

peut

peut égaler la ſurpriſe que j'ai eue en l'y voyant arriver. Auſſi l'ai-je traité comme vous avez fait Araminte, à qui il me ſemble que vous en voulez encore plus qu'à Célimene même.

CLITANDRE.

Ma foi! en cas, comme je vous en ſoupçonne, que ce ſoit pour vous procurer quelques ſcènes agréables que vous avez voulu avoir cette femme, il faut convenir que vous avez bien réuſſi, & que le ſouper a été d'une gayeté merveilleuſe.

CIDALISE.

Je ne crois pas de mes jours en avoir fait un plus embarraſſant & plus triſte. Vous, entre deux femmes de qui les prétentions vous gênoient, (car vous ne pouvez pas diſconvenir qu'il n'y en eût au moins deux qui en avoient ſur vous.) Moi, en face d'Eraſte, impatientée, plus que je ne puis l'exprimer, de ſes prétentions, de ſes regards & de ſes propos; non! en vé-

vérité! j'ai cru que j'en mourrois d'ennui & de fureur!

CLITANDRE.

On en meurt à moins tous les jours, & je n'étois pas, je vous jure, plus à mon aise que vous.

CIDALISE.

Pour votre sécheresse avec Célimene, je n'en ai pas été bien surprise; mais à l'égard d'Araminte que vous avez....

CLITANDRE.

Moi! j'ai Araminte! voilà bien la plus abominable calomnie?

CIDALISE.

Mon Dieu! ne vous fâchez pas tant contre moi! Est-ce ma faute, si le Public vous la donne?

CLITANDRE.

Le Public! le Public, avec sa permission, feroit mieux de la garder, que de me la donner comme il fait. Il est encore plaisant le Public! CI-

CIDALISE.

Clitandre ! vous n'êtes pas de bonne foi!

CLITANDRE,

Lui répond fort bas.

Il eſt ſûr que ſi vous continuez à me parler de ce ton-là, il ne me ſera pas aiſé de vous entendre. La belle fantaiſie ! A propos de quoi donc cet air de myſtere ?

CLITANDRE,

Toujours fort bas.

Eh! Juſtine?

CIDALISE.

Eh bien ! que vous fait-elle ?

CLITANDRE.

Oh! rien! c'eſt ſeulement que je n'ai pas déterminé de la mettre dans la confidence, & que je ne puis, tant qu'elle reſtera dans votre chambre, m'expliquer librement ſur certains articles.

CIDALISE.

Je ne vois pas pourquoi vous voulez

lez l'en bannir aujourd'hui : tous ces jours derniers elle ne vous y a point paru de trop.

CLITANDRE.

Cela ſe peut ; mais en le ſuppoſant comme vous, je n'avois pas les mêmes choſes à vous dire. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais il me ſemble que ſi vous vouliez bien que nous fuſſions ſeuls, cela n'en ſeroit que mieux.

CIDALISE.

Voilà une ſingulière idée ! Juſtine eſt une fille fort ſûre.

CLITANDRE.

Je n'attaque point ſa diſcrétion, & je ne doute point que vos ſecrets ne ſoyent fort bien entre ſes mains ; mais vous ne devez pas trouver extraordinaire que je ne veuille mettre les miens qu'entre les vôtres.

CIDALISE.

Elle dort, & ſûrement elle ne vous entend pas.

CLI-

CLITANDRE.

Elle peut le feindre, & m'entendre: enfin, Madame, qu'elle ſoit ou non endormie, ſa préſence m'inquiéte & me gêne. Ou permettez-moi de me taire ſur ce que vous me demandez, ou conſentez que nous ſoyons ſeuls.

CIDALISE.

Seuls!... Mais pourquoi?... en vérité! cela eſt ridicule! Non, toutes réflexions faites, je n'y conſentirai jamais.

CLITANDRE.

Comme il vous plaira, au reſte; mais je vous avoüe que j'ai peine à comprendre votre répugnance ſur une choſe ſi ſimple, qui me paroît tirer ſi peu à conſéquence pour vous, & qui m'eſt à moi ſi néceſſaire.

CIDALISE,

D'un ton piqué.

Enfin, il faut donc faire ce qui vous plaît; mais aſſurément vous me ménagez peu! Juſtine, Juſtine! Voyez com-

comme elle ne dormoit pas ! Juſtine ! vous pouvez vous coucher.

JUSTINE.

A quelle heure, Madame veut-elle qu'on entre demain ?

CIDALISE.

Embarraſſée.

Mais voilà une ſingulière queſtion ! A l'heure ordinaire, apparemment ?

JUSTINE.

On attendra que Madame ſonne.

(Elle ſort.)

CIDALISE.

Eh bien ! Monſieur, vous venez de l'entendre ! elle vient de me tenir un joli propos ! Voilà pourtant à quoi vous m'expoſez !

CLITANDRE.

Mais, Madame, daignez donc vous mettre à ma place...

CIDALISE.

Mettez-vous vous-même à la mien-

mienne, Monſieur. Croyez-vous de bonne foi qu'elle ſorte de ma chambre ſans la plus forte perſuaſion qu'elle nous y génoit beaucoup; que nous ſommes arrangés, & que ceci, qui n'eſt bien aſſurément qu'une choſe de hazard à laquelle nous n'avons penſé ni vous ni moi, ne ſoit un rendez-vous très décidé?

CLITANDRE.

Elle a donc l'eſprit bien mal fait, votre Juſtine!

CIDALISE,

D'un ton un peu bruſque.

Elle l'a comme tous les gens de ſon eſpèce; dela ne ſuffit-il pas? Vous-même, que penſeriez-vous ſi vous appreniez demain qu'un des hommes, qui ſont ici, a paſſé la plus grande partie de la nuit dans ma chambre? Auriez-vous la bonté de croire qu'il ne l'auroit employée qu'à me raconter des hiſtoires?

CLITANDRE.

Il eſt certain que je vous croirois pour

pour cela quelque raiſon particulière; mais Juſtine, qui eſt votre confidente, & qui ſçait qu'il n'y a rien entre vous & moi, ne doit pas penſer là-deſſus comme je pourrois faire. Eh! plût au Ciel qu'elle pût me croire l'homme du monde le plus heureux, & que je le fuſſe autant qu'elle me feroit l'honneur de le croire!

CIDALISE.

Son abſence vous a rendu bien galant!

CLITANDRE.

Non, mais il eſt aſſez ſimple qu'elle m'ait rendu plus libre. Si je n'avois dû rien gagner à ſon départ, que m'auroit fait qu'elle fût partie?

CIDALISE,

D'un ton fort ſérieux & d'un air un peu allarmé.

Au moins, Monſieur....

CLITANDRE.

Eh! Madame, vous me connoiſſez. D'ailleurs que gagnerois-je à vous

vous manquer, quand vous ne m'accorderiez rien de tout ce que je pourrois vous demander, ou que je vous offenſerois, ſi je voulois tenter quelque choſe?

CIDALISE.

Au vrai, Clitandre, vous n'aimez donc pas Araminte?

(*Clitandre hauſſe les épaules.*)

Mais pourtant vous l'avez eue.

CLITANDRE.

Ah! c'eſt autre choſe.

CIDALISE.

En effet, on dit qu'aujourd'hui cela fait une différence.

CLITANDRE.

Et je crois de plus que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cela en fait une.

CIDALISE.

Vous m'étonnez. Je croyois que

c'étoit une obligation que l'on avoit à la Philoſophie moderne.

CLITANDRE.

Je croirois bien auſſi qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choſes, elle a rectifié nos idées; mais qu'elle nous a plus appris à connoître les motifs de nos actions, & à ne plus croire que nous agiſſons au hazard, qu'elle ne les a déterminées. Avant, par exemple, que nous ſçuſſions raiſonner ſi bien, nous faiſions ſûrement tout ce que nous faiſons aujourd'hui; mais nous le faiſions, entraînés par le torrent, ſans connoiſſance de cauſe, & avec cette timidité que donnent les préjugés. Nous n'étions pas plus eſtimables qu'aujourd'hui; mais nous voulions le paroître, & il ne ſe pouvoit pas qu'une prétention ſi abſurde ne génât beaucoup les plaiſirs. Enfin, nous avons eu le bonheur d'arriver au vrai: eh! que n'en réſulte-t'il pas pour nous? Jamais les femmes n'ont mis moins de grimaces dans la ſociété; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On ſe plaît, on ſe prend. S'ennuye-t'on l'un

l'un avec l'autre ? on ſe quitte avec tout auſſi peu de cérémonie que l'on s'eſt pris. Revient-on à ſe plaire ? on ſe reprend avec autant de vivacité que ſi c'étoit la premiere fois qu'on s'engageât enſemble. On ſe quitte encore, & jamais on ne ſe brouille. Il eſt vrai que l'amour n'eſt entré pour rien dans tout cela ; mais l'amour, qu'étoit-il qu'un deſir que l'on ſe plaiſoit à s'exagérer, un mouvement des ſens, dont il avoit plû à la vanité des hommes de faire une vertu ? On ſçait aujourd'hui que le goût ſeul exiſte ; & ſi l'on ſe dit encore qu'on s'aime, c'eſt bien moins parce qu'on le croit, que parce que c'eſt une façon plus polie de ſe demander réciproquement ce dont on ſent qu'on a beſoin. Comme on s'eſt pris ſans s'aimer, on ſe ſépare ſans ſe haïr, & l'on retire du moins, du foible goût que l'on s'eſt mutuellement inſpiré, l'avantage d'être toujours prêts à s'obliger. L'inconſtance imprévûe d'un Amant accable-t'elle une femme ? à peine lui laiſſe-t'on le tems de la ſentir. Des raiſons de bien-

ſéance ou d'intérêt ne lui permettent-elles pas de quitter un Amant ennuyeux, ou qui a ceſſé de paroître aimable? tous ſes amis ſe relayent pour l'étourdir ſur le malheur de ſa ſituation. Lui prend-t'il un caprice, dans la minute il eſt ſatisfait. Sommes-nous dans tous les cas dont je viens de faire l'énumeration, nous trouvons les mêmes reſſources dans la reconnoiſſance des femmes avec qui nous avons un peu intimément vécu; & je crois, à tout prendre, qu'il y a bien de la ſageſſe à ſacrifier à tant de plaiſirs quelques vieux préjugés qui rapportent aſſez peu d'eſtime, & beaucoup d'ennui à ceux qui en font encore la règle de leur conduite.

CIDALISE.

Aſſûrément, ſi vous croyez tout ce que vous venez de me dire, vous avez juſques à préſent agi bien peu d'après vos maximes, vous qui n'êtes pas encore conſolé de l'inconſtance de Célimene, & qui l'avez ſi tendrement aimée.

CLITANDRE.

Je l'ai adorée, j'en conviens; mais peut-être auſſi eſt-ce moins ma façon de penſer que je viens de vous peindre, que celle qu'il ſemble que quelques perſonnes ont aujourd'hui.

CIDALISE.

Ah! quelques chagrins que la vôtre vous ait procurés, n'en changez pas. Il eſt poſſible, croyez-m'en, que vous rencontriez une femme plus digne de vos ſentimens que ne l'a été Célimene; & vous auriez trop à vous reprocher, ſi vous cherchiez à vous venger, ſur une Maitreſſe eſtimable, des affreux procedés de celle-là.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas non plus mon intention, & ſi vous connoiſſiez celle que mon cœur deſire, vous ne me ſoupçonneriez pas d'une idée auſſi injuſte qu'elle ſeroit barbare.

CIDALISE.

Vous n'aimez donc plus du tout Célimene ?

CLITANDRE.

Non, je vous le jure ; mais en revanche, je ne connois perſonne qui m'inſpire un ſi ſouverain mépris.

CIDALISE.

Prenez-y garde, Clitandre. Vous croyez la haïr, & quand on hait encore ce qu'on a tendrement aimé, il s'en faut beaucoup que le cœur ſoit guéri.

CLITANDRE.

Je l'ai haïe ſans doute, & avec une violence qu'il me ſeroit difficile de vous exprimer : mais il ne me reſte plus à préſent pour elle que ce mépris froid & paiſible dont perſonne ne pourroit ſe diſpenſer de l'honorer, ſi tout le monde ſçavoit comme moi combien elle en mérite ; ce mépris enfin que vous,

qui

qui la connoiſſez ſi bien, avez pour elle.

CIDALISE.

Seroit-ce Araminte qui l'auroit ſi abſolument bannie de votre cœur? J'aurois peine à le croire, & je vous avoüe que j'en ſerois fâchée.

CLITANDRE.

Araminte! Mais de bonne foi cela peut-il ſe ſuppoſer! Penſez donc du moins une femme que l'on puiſſe aimer un peu.

CIDALISE.

Mais que vient-elle donc faire ici?

CLITANDRE.

Je crois que je m'en doute; mais cela ne dit pas que je l'aime.

CIDALISE.

Pourquoi auſſi ne vous ſentant point en diſpoſition de la traiter mieux, ne l'avez-vous pas laiſſée à Paris? Car toute plaiſanterie à part, c'eſt ſans que je l'aye en aucune façon priée, & même ſans qu'elle

m'ait preſſentie, qu'elle eſt venue s'établir chez moi; & je vous le dis naturellement, elle me feroit plaiſir de s'en retourner.

CLITANDRE.

Et à moi auſſi, je vous le proteſte. Je vous aſſûre de plus, que ſi elle ne s'en va pas, c'eſt que je m'en irai, moi.

CIDALISE.

Non, Clitandre, elle reſtera, & vous ne vous en irez pas.

CLITANDRE.

En vérité! Madame, il eſt auſſi trop ſingulier que vous croyiez que l'on puiſſe reſter dans un lieu où l'on a le malheur de trouver une Araminte, ſur-tout quand elle s'aviſe d'y être tendre.

CIDALISE.

Oh çà! Comte, je ſuis votre amie, & je crois que vous ne doutez pas de ma diſcrétion. Puiſque

le hazard de la converſation nous a portés ſur elle, ouvrez-moi votre cœur, & ne me cachez rien de ce qui s'eſt paſſé entre elle & vous.

(*Il réve.*)

Ah! je vous en prie! au fonds, après être convenu avec moi de l'avoir eue, doit-il tant vous en couter pour me dire comment elle s'eſt engagée avec vous?

CLITANDRE.

Vous avez raiſon, & je ſens bien que je ne devrois pas vous refuſer ce que vous me demandez; mais ce ſont des choſes ſur leſquelles, ſoit principe, ſoit préjugé, je ne parle pas volontiers. Ce n'eſt pas que je ne ſçache qu'elle mérite peu de ménagemens, & que mille autres pourroient dire d'elle ce qu'elle m'a mis à portée d'en ſçavoir; cependant....

CIDALISE.

Le beau ſcrupule! Vous l'avez eue, je le ſçais; que vous reſte-t'il à m'apprendre que des détails?

CLITANDRE.

Cela eſt vrai, & c'eſt à cauſe de cela préciſément que je ne conçois pas votre curioſité. Ces ſortes d'aventures ſont ſi peu variées, que qui en ſçait une, en ſçait mille. Au reſte, puiſque vous le voulez, je ne vous cacherai rien.

CIDALISE.

Avant tout, ouvrez un peu plus ce rideau; je ne vois pas.

CLITANDRE.

J'étois allé, au commencement de l'été, à la campagne chez Julie. Il y avoit beaucoup de monde, Araminte entre autres, que perſonne ne deſire, & qui ſe prie par-tout. Je commençois à perdre beaucoup de la douleur que l'inconſtance de Célimene m'avoit cauſée, & de jour en jour ma liberté me devenoit plus à charge. Je brulois de me rengager, & ſi vous me permettez de vous le dire, mon cœur, qu'à votre entrée dans le monde, vous aviez

assez vivement blessé, reprenoit pour vous ses premiers penchans ; mais vous aimiez encore Eraste. Je me représentai fortement l'inutilité de mes vœux. La certitude de ne pas réussir, & la crainte de vous ennuyer & de vous déplaire en vous poursuivant avec cette opiniâtreté fatigante, que nous croyons nous devoir quand une fois nous avons expliqué nos desirs, m'obligerent à garder le silence.

CIDALISE.

Vous fîtes fort bien. J'aimois en effet Eraste avec la plus grande vivacité ; & sûrement vous n'auriez pas eu à vous loüer du succès.

CLITANDRE.

J'avois aussi quelques raisons de croire que quand même vous auriez été libre, vous ne m'en auriez pas rendu plus heureux Quoi qu'il en soit, je n'imaginai même pas de vous informer des perfidies qu'il vous faisoit tous les jours. J'étois sûr que cette confidence ne feroit

que vous tourmenter, & toutes réflexions faites, je crus devoir me taire, & ſur mes deſirs, & ſur ſes infidélités.

CIDALISE.

L'ingrat! que je l'aimois! Croiriez-vous bien que depuis qu'il m'a forcée de rompre avec lui, il n'y a que bien peu de tems que je me ſens pour lui cette indifférence profonde, qu'il n'eſt plus poſſible de ſurmonter?

CLITANDRE.

En ce cas, il eſt donc bien ſot de n'avoir pas avancé ſon voyage; car à ne vous rien cacher de ſes idées, il n'eſt venu ici que pour ſe raccommoder avec vous, & il en a l'eſperance.

CIDALISE.

Ce n'eſt en lui qu'un ridicule de plus; mais j'avoüe que je voudrois qu'il fût devenu ſincérement amoureux de moi.

CLITANDRE.

Ah ! qu'il entre encore d'amour dans ce deſir !

CIDALISE.

Je conviens que l'on pourroit le ſoupçonner ; mais je vous donne ma parole d'honneur que c'eſt ſans aucune idée, que je doive me reprocher, que je le forme.

CLITANDRE.

A vous parler franchement, j'ai tant de peine à croire que vous l'aimiez, que je croirai bien aiſément que vous ne l'aimez plus. Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, dites-moi, je vous prie, comment un petit homme ſi mauvais plaiſant, ſi peu fait pour plaire, d'une ſi miſérable ſanté.....

CIDALISE.

Ah ! Clitandre, me feriez-vous l'injure de croire que j'aye pû faire quelque attention à ce dernier article ?

CLITANDRE.

Non, assûrément ! Mais c'est qu'un Amant malade, pour ainsi dire, de profession, est, à ce que je crois, toujours moins amusant qu'un autre. Vous conviendrez du moins que si ce n'est pas une raison de rejetter un homme, ce n'en est pas non plus une de le prendre.

CIDALISE.

Aussi ne fut-ce pas ce qui me détermina en sa faveur. Grand Dieu ! que l'amour est un sentiment bizarre ! Quand je vois aujourd'hui ce même objet, qui, il n'y a encore que si peu de tems, avoit sur moi tant de pouvoir ; lorsque je juge de sang froid cet homme qui a été si dangereux pour mon cœur, j'avoüe que j'ai peine à comprendre qu'il ait pû me tourner si violemment la tête, & que j'en sens contre moi-même la plus forte indignation.

TAYLOR INST. OXFORD

CLITANDRE.

Vous êtes donc bien ſûre que vous ne renoüerez pas avec lui?

CIDALISE

Quelle idée! Dans le tems même que je mourois de douleur de l'avoir perdu, il a tenté vainement de me ramener à lui, & les diſpoſitions, où je me trouve, ne me permettent pas de craindre qu'il puiſſe à préſent ce qu'alors il ne put pas.

CLITANDRE,

Avec inquiétude.

Eſt-ce que vous penſeriez à en prendre un autre?

CIDALISE.

Non, je vous le jure; mais s'il étoit vrai que j'aimaſſe, je me flatte que je ſçaurois triompher de mon amour, & le laiſſer même ignorer à celui qui en ſeroit l'objet.

CLITANDRE.

Cruelle! pouvez-vous former de pareils projets!

CI-

CIDALISE.

Eh ! que vous importe que.... Mais reprenez votre hiſtoire.

CLITANDRE.

Croyiez-vous que je n'euſſe rien de plus intéreſſant à vous dire ?

CIDALISE.

Je ne ſçais ; mais vous ne pouvez me dire rien qui me faſſe autant de plaiſir.

CLITANDRE.

Ce que vous me dites eſt aſſez peu poli ; mais vous affligez plus mon cœur, que vous ne mortifiez mon amour-propre.

CIDALISE.

Finiſſez donc ! Attendrai-je éternellement ? Vous êtes inſupportable !

CLITANDRE.

Eh bien ! Araminte, en me voyant, me deſtina *in petto* au glorieux

rieux emploi de l'amuſer. Vous ſçavez avec quelle promptitude elle fait connoiſſance, vous connoiſſez ſon indécente familiarité, & ſes agaceries, mille fois plus indécentes encore. Nous ſommes libertins: je n'avois rien dans le cœur pour me défendre d'elle. Elle ne me toucha point, mais elle me tenta. Je lui parlai ſur le ton qui convenoit également à ſon caractère & à la ſorte d'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi. Loin de s'en offenſer, les deſirs les moins flatteurs pour elle, & les moins tendrement exprimés, lui parurent une paſſion violente qu'elle ne pouvoit recompenſer trop tôt. La façon vive, & aſſez peu honnête dont je lui expoſai mes intentions, acheva de me concilier ſon eſtime. Je lui dis des choſes très libres, elle les prit pour des galanteries. Je ne voulois pas, comme vous le croyez bien, d'affaire en règle avec elle; mais je la jugeois bonne pour une paſſade, & je réſolus de m'en amuſer tant qu'elle reſteroit chez Julie. En revenant de la promena-

de,

de, le hazard nous fit paſſer par un petit boſquet aſſez obſcur. Par le même hazard, nous nous étions inſenſiblement ſéparés de la compagnie. Je trouvai, & le lieu très propre à prendre avec elle les plus grandes libertés, & elle ſi diſpoſée à me les ſouffrir, que je ne ſçais comment elle eut la force de ne m'en pas remercier. En me priant le plus poliment du monde de finir, elle me laiſſoit continuer avec une patience admirable. Cependant une foibleſſe lui prit, & ce que je me reprocherai toujours ! j'eus l'indignité d'abuſer de l'état où je l'avois réduite.

CIDALISE.

Ah ! grand Dieu ! comment ! vous !....

CLITANDRE.

Ouï, Madame, on ne ſçauroit pouſſer plus loin le manque de reſpect ; j'en ſuis encore d'une honte !

CIDALISE.

Mais, Clitandre, avec votre permis-

miſſion, les faits ſont-ils bien tels que vous me les racontez?

CLITANDRE.

Ils ſont ſi ſimples, que je m'étonne que vous y trouviez de quoi vous faire une hiſtoire. Vous me connoiſſez aſſez pour ſçavoir qu'ordinairement je ne ments pas. D'ailleurs tout cela n'eſt qu'un coup de foudre, & ils ſont, depuis quelque tems, devenus auſſi communs que l'on prétend qu'ils étoient rares autrefois.

CIDALISE.

Je vous avoüe que je ſçais qu'Araminte a eu quelques affaires, & que le Public la croit peu cruelle; mais elle eſt étourdie, aſſez méchante. Sa conduite eſt legère, ſa langue ne l'eſt pas moins. J'ai cru que la calomnie lui prêtoit beaucoup de choſes, & qu'elle étoit dans le fond plus coquette que galante. Vous me confondez! Après?

CLITANDRE.

Je ſuis poli, moi; & quoiqu'elle ne

ne me fît pas de reproches, je crus qu'il étoit de la bienſéance que je lui fiſſe des excuſes. Elle les reçut comme une ſuite de bons procedés de ma part, & en fut ſi enchantée, qu'elle voulut abſolument que j'allaſſe, quand tout le monde ſeroit couché, les lui réiterer dans ſa chambre. Cette affaire, comme vous le voyez, ne commence pas tout-à-fait ſur le ton du ſentiment, & il me ſemble qu'elle s'étoit miſe elle-même dans le cas de ne m'en pas ôſer demander. Je lui rends juſtice; d'abord elle n'y penſa pas plus que moi. Le ſouper fut fort gai: elle m'y honora de toutes les faveurs qu'une femme, qui ne ſe contraint qu'à un certain point, peut accorder à quelqu'un en aſſez nombreuſe compagnie. Je les reçus comme je le devois, ou plûtôt comme je ne le devois pas, puiſque j'y répondis. Cependant, par vanité, je la priai de vouloir bien ſe contenir un peu. Elle fut tout l'après-ſouper d'une tendreſſe exécrable. Enfin on alla ſe coucher, &

je

je paſſai dans ſa chambre le plûtôt qu'il me fut poſſible.

CIDALISE.

Vous y allâtes!

CLITANDRE.

Aſſûrément! Que vouliez-vous donc que je fiſſe? Pouvois-je manquer à ma parole? Elle m'attendoit! Je la trouvai couchée, & j'avoüe que je crus qu'après toutes les libertés qu'elle m'avoit laiſſé prendre, celle de me mettre dans ſon lit n'avoit rien qui dût la choquer à un certain point. En effet, la ſeule choſe qu'elle me demanda, fut de vouloir bien éteindre les bougies, ou de fermer les rideaux. Cela ne me parut qu'un caprice: je ne les aime pas, & je lui refuſai durement la grace qu'elle me demandoit. Quand elle vit que je ne me prêtois pas à ſes intentions, elle eut la complaiſance de plier à mes volontés. Les bougies reſterent allumées, & les rideaux ouverts. Nous commençâmes à en agir

gir enſemble familiérement ; & j'étois ſur le point de lui avoir encore les dernieres obligations, lorſqu'une tendre inquiétude la ſaiſit. Elle ſe rappella que je ne lui avois pas encore dit que je l'aimois, & me proteſta, ſi je ne la raſſûrois pas ſur mon cœur, que quelque extraordinaire que fût le goût qu'elle avoit pour moi, & quelques preuves même qu'elle m'eût déjà données de ſa foibleſſe, elle ſçauroit indubitablement la vaincre. Je ſentois bien que ſi elle m'eût aimé, elle n'auroit pas eu lieu d'être contente de ce qu'elle m'inſpiroit ; mais la bienſéance, & l'état où j'étois, ne me permettoient que de la trômper, & je lui répondis que je ne concevois pas qu'avec les preuves actuelles que je lui donnois de mes ſentimens, elle pût s'obſtiner à en douter. Elle avoit juſques-là paru ne ſe livrer à ſa tendreſſe qu'avec contrainte ; mais la certitude d'être aimée banniſſant ſes ſcrupules, elle devint d'une tendreſſe, d'une vivacité, d'une ardeur incompréhenſibles. Ah ! ſi

vous

vous aviez vû, Madame ! Non ! c'eſt que cela étoit d'une beauté !...

CIDALISE,

Séchement.

Je le crois, Monſieur le Comte, mais n'en ſupprimez pas moins ces agréables détails.

CLITANDRE.

Enfin, quoique j'euſſe dans le fond plus à me plaindre d'elle qu'à la remercier, je crus que la politeſſe me condamnoit à lui faire des remercimens ; & ſi ce ne fut pas du fond du cœur que je lui en fis, je mis du moins dans les miens tant de galanterie, & elle en fut ſi contente, qu'elle n'oublia rien pour que je lui en fiſſe encore. Mon Dieu ! quand j'y ſonge, que c'eſt une digne femme ! Cependant, malgré tout ce que je lui devois, & la ſorte d'égarement où nous mettent toujours les premieres bontés d'une femme, ſoit que nous devions, ou ne devions pas les recevoir avec tranſport, il m'avoit pa-

paru que j'aurois été plus heureux encore, & que j'aurois eu moins à prendre ſur mon imagination, ſi elle eût eu autant à ſe loüer de la nature, qu'elle ſembloit le croire. J'ai le malheur d'être fort curieux. Mon doute me tourmentoit, je la priai donc de le faire ceſſer. Rien n'étoit ſi ſimple, ni même ſi galant que cette prière. Vous ne pourriez cependant que difficilement imaginer combien j'eus de peine à la lui faire agréer. Cette propoſition bleſſoit mortellement ſa pudeur.

CIDALISE.

Ah! quel conte! Ce ſcrupule étoit bien placé!

CLITANDRE.

Enfin, elle ne vouloit pas; mais je voulois, moi, & quelque réſiſtance qu'elle m'oppoſât, je voulus ſi bien, qu'elle fut obligée de céder. Ah! Madame....

CIDALISE.

Quoi donc?

CLITANDRE.

Ah! quel monſtre!

CIDALISE.

Elle! vous m'étonnez! Je ne comprends pas ce que cette femme peut avoir de ſi horrible. Sa gorge n'eſt point parfaite, mais elle n'eſt pas mal non plus. Elle a le bras bien tourné, la main aſſez jolie, le pied aſſez bien, & j'ai oüi dire que tout cela devoit faire penſer....

CLITANDRE.

Eh! mon Dieu! Madame, ſi vous ſçaviez combien peu il faut ſe fier aux règles, & combien tous les jours, ſoit d'une façon, ſoit d'une autre, nous y ſommes attrapés, vous ne ſeriez pas ſi ſurpriſe de ce qu'Araminte ne tient pas tout ce qu'elle ſemble promettre.

CIDALISE.

Qu'avant l'aventure du bosquet, vous jugeassiez d'elle comme je faisois tout-à-l'heure, cela me paroît tout simple; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'après vous ayez été la trouver dans sa chambre avec autant d'empressement que si vous l'eussiez trouvé charmante.

CLITANDRE.

Si j'avois l'honneur d'être un peu plus intimément connu de vous, vous ne me feriez pas cette question. D'ailleurs, après ce qu'elle avoit bien voulu faire pour moi, comment vouliez-vous que je lui refusasse d'aller la trouver? Il ne me restoit de parti à prendre que de la satisfaire, ou de m'enfuir. Le dernier auroit sans doute été le plus sage; mais malheureusement il ne me vint pas dans l'esprit. Au surplus, je m'étois instruit dans le bosquet moins que vous ne pensez. L'insolence n'a jamais permis l'exa-

l'examen, & ſi je n'eus pas dequoi la croire parfaite, du moins ne pûs-je pas non plus la trouver auſſi déteſtable qu'elle l'eſt en effet.

CIDALISE.

Ce que je ne comprends pas; c'eſt qu'une femme, telle que vous me dépeignez Araminte, ſoit auſſi galante. L'amour-propre devroit au moins lui tenir lieu de principes; car en ſuppoſant qu'elle ſe fût cru, en entrant dans le monde, tous les charmes imaginables, il ne ſeroit pas poſſible que tous les hommes, qu'elle a eus, ſe fuſſent accordés pour ſervir ſa vanité, ou que s'ils ont eu la politeſſe de la ménager, ou la fauſſeté de l'entretenir, que le peu de tems qu'ont duré les liaiſons qu'elle a voulu former, & mille autres circonſtances auſſi propres à nous faire ouvrir les yeux ſur nous-mêmes, ne l'euſſent pas deſabuſée.

CLITANDRE.

Nous ſommes ſur cet article

auſſi faux, ou auſſi polis que vous le croyez, & nous quittons ordinairement une femme ſans chercher à l'humilier, à moins cependant que notre vanité ne ſoit intéreſſée à le faire. Il eſt certain, au reſte, que ſi j'euſſe ſçû combien la noble confiance, qu'Araminte a en elle-même, eſt mal fondée, je ne l'aurois pas priſe ; mais j'étois à cet égard dans le cas du monde le plus cruel. Il y a fort peu de gens qui ne l'ayent eue ; mais il n'y a pas un homme d'un certain genre qui ait cru devoir ſe vanter de l'avoir poſſedée, & elle eſt peut-être la femme de France que l'on connoît le plus, & ſur laquelle pourtant on trouveroit le moins de renſeignemens. Elle eſt enfin de ces ſortes d'eſpèces dont on ne dit rien, ou par égard pour ſoi-même, ou par méchanceté pour les autres.

CIDALISE.

Vous ne la connoiſſiez donc point du tout?

CLITANDRE.

Pardonnez-moi. Je la connoiſſois comme nous nous connoiſſons tous. Je l'avois trouvée deux fois à l'Opera dans la loge de Julie; j'avois ſoupé avec elle autant de fois, je crois, chez la même; je l'avois rencontrée à la Cour chez les Princeſſes: mais dans toutes ces occaſions nous nous étions parlé fort peu, & ſoit que mon attachement pour Célimene lui impoſât, ſoit qu'elle-même eût à la Cour, contre ſa coutume, quelque affaire ſuivie, elle m'avoit regardé avec une indifférence que je voudrois bien qu'elle eût eu la bonté de me conſerver.

CIDALISE.

Je n'ai pas à préſent de peine à le croire. Mais voilà un inſupportable rideau, de retomber toujours! Arrangez-le donc de façon qu'on n'ait pas beſoin de l'arranger ſans ceſſe.

CLITANDRE.

Si vous le vouliez, je pourrois mieux faire. Vous n'êtes pas prude, je ne ſuis point impertinent ; je vais m'aſſeoir ſur votre lit.

(*Elle lui fait place.*)

CIDALISE.

Vous dûtes au moins lui trouver des charmes, qui en général vous touchent aſſez ? Vous m'entendez, ſans doute ?

CLITANDRE.

A elle ! Elle n'en a point.

CIDALISE.

Ah ! pour cela, Clitandre, je ne ſçaurois vous croire. Après ce que vous m'avez dit de ſes tranſports, de ſa vivacité....

CLITANDRE.

Vous vous trompez. Tous ces tranſports n'étoient pas plus cauſés

par

par ce que vous penſez, que par l'amour même, qui ſûrement n'y entroit pour rien. C'étoit une galanterie qu'elle me faiſoit gratuitement; pure généroſité de ſa part, ou pour parler plus juſte, habitude & fauſſeté. Elle ſçait que les femmes, qu'il nous eſt impoſſible d'intéreſſer, ne nous plaiſent pas, & elle ne feignoit tant d'ardeur, que pour me faire croire qu'elle m'aimoit, & pour m'en donner à moi-même.

CIDALISE.

Puiſqu'elle avoit dans le fonds ſi peu de ſenſibilité, quel beſoin avoit-elle de vous voir ſi ardent?

CLITANDRE.

Elle a l'imagination fort vive & fort déréglée, & quoique l'inutilité des épreuves, qu'elle a faites en certain genre, eût dû la corriger d'en faire, elle ne veut pas ſe perſuader qu'elle ſoit née plus malheureuſe qu'elle croit que d'autres ne le ſont, & elle ſe flatte

toujours qu'il eſt réſervé au dernier, qu'elle prend, de la rendre auſſi ſenſible qu'elle deſire de l'être. Je ne doute même pas que cette idée ne ſoit la ſource de ſes déréglemens, & de la peine qu'elle prend de joüer ce qu'elle ne ſent pas. Ajoutons auſſi que ces ſortes de femmes ſont fort vaines, & que ſans avoir beſoin en aucune manière qu'un homme ſoit ſi ſingulier, leur amour-propre deſire de le voir tel, comme le nôtre quelquefois nous fait faire des efforts qui paſſent nos forces ou nos deſirs. Je dirai plus, c'eſt qu'aujourd'hui il eſt prouvé que ce ſont les femmes à qui les plaiſirs de l'amour ſont le moins néceſſaires, qui les recherchent avec le plus de fureur, & que les trois quarts de celles, qui ſe ſont perdues, avoient reçu de la nature tout ce qu'il leur falloit pour ne l'être pas.

CIDALISE.

C'eſt une choſe que je ſçais comme

me vous, & que j'ai encore plus de peine que vous à comprendre.

CLITANDRE.

C'eſt, je vous l'avoüe, un fort plaiſant ſiécle que celui-ci, & délicieux à conſidérer un peu philoſophiquement.

CIDALISE.

Faiſons dans cet inſtant ce que ce ſiécle paroît faire toujours; ne refléchiſſons point. Cette admirable Araminte vous trouva-t'elle digne de tout ce qu'elle vouloit bien faire pour vous?

CLITANDRE.

Il faut que vous me croyiez bien peu vain & bien vrai pour me faire une pareille queſtion. Qu'il y a de femmes à qui je mentirois, ſi elles m'en faiſoient une pareille!

CIDALISE.

Cela ſeroit aſſez égal avec moi.

CLITANDRE.

C'eſt ce que je penſe, & pour vous dire la vérité, ſi elle eut dequoi ne pas regarder, comme perdus, les momens qu'elle vouloit bien me donner, elle n'eut pas lieu non plus de les regarder comme abſolument bien employés. Elle, ne piquant pas à un certain point ma fantaiſie, moi n'étant plus aſſez jeune pour que la vanité me tint lieu du goût qu'elle ne m'inſpiroit pas, vous pouvez aiſément juger que la converſation languiſſoit quelquefois entre nous. Ne ſçachant plus que faire de cette groſſe femme-là, connoiſſant aſſez ſes ridicules pour ne pouvoir plus m'en amuſer, ne pouvant avec décence la quitter ſi tôt, & craignant l'ennui, je me devertis à chercher ſi elle étoit en effet auſſi ſinguliérement tendre qu'elle ſe croyoit obligée de le paroître. Malgré l'art avec lequel elle joüoit ce qu'elle n'étoit pas, je m'étois fort bien apperçu de ce qu'elle eſt. Mais comme ſur certaines choſes les femmes

mes ſont extrêmement capricieuſes ; que ce qui ne paroîtroit pas à l'une, digne de la plus legère attention, eſt pour l'autre un objet conſidérable ; qu'il y en a beaucoup qui par une tournure d'eſprit particulière préferent l'illuſion à la réalité ; que chacune enfin a ſes idées & même ſes manies, je crus, puiſque le ſérieux l'avoit intéreſſée ſi peu, qu'il falloit l'eſſayer par les minuties. Ce parti non ſeulement étoit le plus raiſonnable, mais encore (ce qui peut-être vous étonnera) c'eſt qu'il me parut le plus convenable. Devineriez-vous bien, Madame, ce que j'eus l'honneur de lui dire ?

CIDALISE.

Vous ne vous flattez pas peut-être que je répondrai à cette queſtion ? Quel fut le ſuccès de vos ſoins ?

CLITANDRE.

De m'ennuyer à périr, & de me laſſer comme un chien. Enfin ex-

cédé d'elle & de ma ſotte curioſité, j'allai gagner mon lit, en me promettant bien de ne plus faire de pareilles épreuves, du moins avec ſi peu de raiſon de les tenter.

CIDALISE.

L'avez-vous eue long-tems?

CLITANDRE.

Plus que je ne devois: cinq ou ſix jours, à ce que je crois, plus ou moins.

CIDALISE.

Quoi! cette femme que vous trouviez ſi horrible? Libertin!

CLITANDRE.

Lorſque nous revinmes à Paris, nous en uſâmes comme ſi c'eût été aux Eaux que nous nous fuſſions pris. Nous nous rencontrâmes plus d'une fois ſans nous parler de rien, & même ſans qu'elle & moi en puſſions dire la raiſon; nous n'avions l'un pour l'autre que la plus

fin-

ſimple politeſſe. Enfin un mois après, je la trouvai à un ſouper que Valere nous donnoit à ſa petite maiſon. Luſcinde, elle, Julie, une petite Provinciale, parente de Luſcinde, étoient les femmes. Les hommes étoient Valere, Oronte, Philinte, & moi. Le ſouper fut, on ne peut pas plus fou. Lorſqu'il fut fini, chacun de nous s'écarta. Nous nous partageâmes le jardin. Araminte, qui, pendant le ſouper, s'étoit reſſouvenue de m'avoir vû quelque part, & m'avoit fait d'aſſez tendres agaceries, me dit, quand nous fûmes ſeuls, qu'elle avoit une grande nouvelle à m'apprendre, qu'il lui étoit arrivé un grand bonheur. Je devinai aiſément ce qu'elle vouloit me dire, & mon premier mouvement fut de l'en croire ſur ſa parole; mais nous étions ſeuls: j'avois ſoupé; je me ſouvins qu'il n'y avoit rien ſur quoi elle méritât d'être crue, & je voulus voir ſi elle me diſoit vrai. Croiriez-vous bien, Madame, qu'elle m'avoit menti?

CIDALISE.

Je m'en doutois. Une ſi noire perfidie ne vous donna pas apparemment le deſir de renoüer avec elle ?

CLITANDRE.

De renoüer! Je l'aurois battue! Cependant depuis cette malheureuſe nuit, elle a jugé à propos de s'acharner ſur moi, a décidé que dans toutes les règles j'étois obligé de l'aimer, m'a ſuivi, tourmenté, excédé par-tout. Qu'elle y prenne garde ! on n'a des complaiſances pour elle que parce qu'on la croit ſans conſéquence ; je la perdrai ſi elle parle.

CIDALISE.

Mais, Clitandre, ne me ſupprimez-vous pas quelques ſoins, quelques lettres tendres, quelques ſermens d'aimer toujours, mille choſes enfin qu'ordinairement les hommes comptent pour rien, & que nous avons toujours le malheur de

de compter pour trop? Eſt-il bien vrai que vous n'ayez pas trouvé dans ſa poſſeſſion plus de charmes, & que ſa conquête ne vous ait pas couté plus de tems que vous ne me l'avez dit?

CLITANDRE.

Non, Madame, je vous jure. Le ſentiment, le goût & le plaiſir ne ſont entrés pour rien dans notre affaire; & ce qu'elle me fait aujourd'hui eſt d'une injuſtice affreuſe. En arrivant ici, elle m'a ſignifié avec hauteur qu'elle venoit pour me faire expliquer. Je lui ai répondu avec tout le reſpect que j'ai pour ſon ſexe, & tout le mépris que peut inſpirer ſa perſonne, qu'il ne ſe pouvoit pas que nous euſſions rien à démêler enſemble. Quand elle m'a vû ſi bien armé contre la dignité, elle eſt revenue au ſentiment, & m'a demandé en grace d'aller cette nuit dans ſa chambre, ou de la recevoir dans la mienne, & je l'ai bien cordialement aſſûrée que je ne ferois ni l'un ni l'autre.

CL-

CIDALISE.

C'étoit en effet ce que vous pouviez faire de mieux : auſſi dans le fond n'étoit-ce pas dans cette chambre-là que je vous croyois des affaires.

CLITANDRE.

Je n'en avois, comme vous voyez, que dans la vôtre. Mais à laquelle des femmes, qui ſont chez vous, votre imagination m'avoit-elle donc deſtiné ?

CIDALISE.

A Julie, au moins.

CLITANDRE.

A Julie ! Mais eſt-ce que je l'ai eue donc ?

CIDALISE.

Comment ? ſi vous l'avez eue ! En vérité ! la queſtion eſt admirable !

CLITANDRE.

Elle ne me paroît pas, je le confeſſe, auſſi déplacée qu'à vous. Je trouve Julie fort aimable ; mais vous m'étonnez de me croire avec elle d'auſſi intimes liaiſons lorſque je ne lui ai jamais rendu de ſoins.

CIDALISE.

Je crois pourtant ſçavoir ce que je dis. Mais qu'avez-vous, Clitandre ? vous friſſonnez. Eſt-ce que vous vous ſouviendriez d'Aramante ?

CLITANDRE.

Je ne ſerois pas ſurpris que ſon idée produiſît ſur moi cet effet ; car véritablement ce n'eſt jamais ſans horreur que je me la rappelle.

CIDALISE.

Vous paroiſſez mourir de froid ?

CLITANDRE.

Cela n'eſt pas bien extraordinaire.

re. La nuit devient fraîche; je n'ai pour tout vêtement que ma robe-de-chambre, & je commence à la trouver terriblement legère.

CIDALISE.

J'en ſuis fâchée. Je deſirois d'apprendre votre hiſtoire avec Julie, & ce contre-tems me choque à un point que je ne puis dire. De quoi auſſi vous aviſez-vous de n'avoir qu'une robe-de-chambre de taffetas? La belle idée! Mais il ne ſe peut pas, du moins je me plais à le penſer, que deſſous vous ſoyiez tout nud.

CLITANDRE.

Le plus exactement du monde. Eh! pourquoi pas? Nous ne ſommes encore qu'au commencement de l'automne.

CIDALISE,

Fort ſéchement.

Vous pouvez être dans votre appartement comme il vous plaît; mais

mais vous me permettrez de vous repréſenter que pour paſſer dans le mien, vous vous êtes mis dans un aſſez ſingulier équipage.

CLITANDRE,

Embarraſſé.

Vous me faites faire une réflexion qui me peine, & je ne ſçaurois vous exprimer à quel point je ſuis honteux de vous faire penſer un inſtant que j'ai pû avoir l'intention de vous manquer.

CIDALISE,

Avec dignité.

Je crois ne mettre dans ceci ni humeur, ni ce qu'aujourd'hui l'on appelle *begueulerie*, & qui pourroit bien être ce que l'on appelloit *pudeur* autrefois ; mais je vous avoüe que je ne comprends pas comment vous avez imaginé de paroître devant moi dans l'état où vous êtes.

CLITANDRE,

En lui baiſant reſpectueuſement la main.

Ah! Madame, vous me percez le cœur. Je n'étois qu'à demi, s'il faut vous le dire, dans le deſſein de paſſer chez vous. Je le voulois, je ne le voulois pas. Je craignois de prendre mal mon tems, & ſi vous me permettez d'être vrai juſqu'au-bout, l'idée du rendez-vous, que je vous ſuppoſois, me tourmentoit au-delà de toute expreſſion. Je n'ai jamais pû réſiſter au deſir de ſçavoir ſi en effet vous en aviez donné un. Abſorbé dans ma réverie, je me ſuis machinalement laiſſé deshabiller; je l'étois enfin quand je me ſuis déterminé à entrer chez vous. La confuſion de mes idées, notre converſation qui a commencé ſur le champ, une forte préoccupation ne m'ont pas permis de ſonger à l'état où j'étois, où j'ai le malheur d'être encore, & dont je vous demande autant de pardons que ſi j'euſ-

j'euſſe effectivement eu le deſſein de vous offenſer.

CIDALISE,

Avec plus de douceur.

Je ſuis bien-aiſe d'avoir moins à me plaindre de vous que je ne penſois ; mais vous conviendrez, je crois, que toute autre à ma place auroit trouvé votre procedé d'une legéreté inexprimable.

CLITANDRE.

Je n'aurois pas été ſurpris non plus que toute autre que vous m'eût ſuppoſé quelque idée qui pouvoit prouver aſſez peu d'eſtime ; mais vous, Madame, vous qui me connoiſſez, vous qui ſçavez à quel point je vous reſpecte, (quoique vous ignoriez peut-être encore combien il me ſeroit impoſſible non ſeulement de vous manquer, mais encore d'en former le deſir) comment ſe peut-il que vous me mettiez dans la néceſſité de m'en juſtifier ?

CI-

CIDALISE.

Je me ſens en effet ſi peu faite pour être mépriſée, qu'il ne vous ſera pas bien difficile de me faire croire que vous ne me mépriſez pas. Mais laiſſons cela, parlons d'autres choſes. Eh bien! Julie?

CLITANDRE.

Julie ſûrement ne meurt pas de froid comme moi à l'heure qu'il eſt, & cela ne m'inquiéte guères.

CIDALISE.

Il m'eſt aſſez égal auſſi que vous en mouriez, & dans quelque poſition que vous vous trouviez, je veux, ne fût-ce que pour vous punir, que vous me diſiez ce que je vous demandois lorſque vous m'avez forcée de m'interrompre.

CLITANDRE.

Vous deſirez donc cette hiſtoire bien vivement?

CIDALISE.

Ouï, très vivement, je n'en disconviens pas.

CLITANDRE.

Eh bien ! puiſque c'eſt abſolument que vous le voulez, je ſçais un moyen qui me mettra en état de vous la conter, ſi vous l'agréez.

CIDALISE.

Et c'eſt?

CLITANDRE.

Mais c'eſt que vous ne voudrez peut-être pas?

CIDALISE.

Voyons toujours.

CLITANDRE.

C'eſt ... de me laiſſer coucher avec vous.

CIDALISE.

Rien que cela?

CLITANDRE.

Pas davantage.

CIDALISE,
D'un air moqueur.

Vous avez perdu l'eſprit, Clitandre, de me prendre pour une Araminte.

CLITANDRE.

Je n'ai pas une ſi lourde mépriſe à me reprocher. C'eſt, je vous jure, en tout bien & en tout honneur que je vous propoſe....

CIDALISE.

Après tout ce que je viens de vous dire, ce ſeroit à moi une aſſez belle inconſéquence de vous accorder ce que vous me demandez.

CLITANDRE.

Eh! Cidaliſe, quand il eſt queſtion

tion de ſauver la vie à quelqu'un ; qu'eſt-ce qu'une inconſéquence ?

CIDALISE.

Allez, Clitandre, vous êtes fou ; mais de ceux qu'on enferme.

CLITANDRE.

Mais ſe peut-il que vous doutiez de mon reſpect pour vous ?

CIDALISE.

Non, je veux croire que vous me reſpectez beaucoup, & comme c'eſt une idée qui me flatte, je ne vous mettrai aſſûrément pas à portée de me la faire perdre.

CLITANDRE.

Songez donc à ce que vous me dites. Nous ſommes ſeuls. Tous vos gens ſont loin de vous, hors Juſtine, qui ne vous ſeroit pas d'un grand ſecours, puiſqu'il n'y a au monde perſonne de ſi difficile à réveiller. Vous êtes dans un état qui vous livreroit, preſque ſans dé-

fenſe, à mes emportemens, ſi j'oubliois aſſez ce que je vous dois pour ôſer tenter rien qui vous déplût; & pourtant vous voyez que même vous trouvant plus aimable que quelque femme que ce ſoit, je ne vous ai ſeulement pas fait la plus legère propoſition. Je ne vois pas bien pourquoi je ſerois moins ſage dans votre lit que je ne l'ai été deſſus. Accordez-moi, de grace, ce que je vous demande; rien ne tire moins à conſéquence.

CIDALISE,

En colère.

Oh! Clitandre, vous m'excédez! Je n'y conſentirai jamais.

CLITANDRE.

Eh bien! Madame, il faut donc vous épargner la douleur d'y conſentir.

Ici il ôte ſa robe-de-chambre, la jette dans la ruelle, ſe précipite dans le lit de Cidaliſe, & la prend dans ſes bras.

CI-

CIDALISE,

Avec effroi.

Clitandre! Monſieur! ſi vous ne quittez point mon lit! ſi vous ne me laiſſez pas! ſi vous ne vous en allez point, je ne vous reverrai de mes jours.

CLITANDRE,

Vivement.

Mais, Madame, y penſez-vous? Songez-vous que l'on peut entendre vos cris? Que voudriez-vous, ſi quelqu'un venoit ici, que l'on imaginât de la ſituation dans laquelle on nous trouveroit tous deux?

CIDALISE,

Avec emportement.

Tout ce qu'on voudroit. Il n'y a rien que je ne m'expoſe à faire penſer, plûtôt que de me voir réellement victime de votre témerité.

CLITANDRE.

Eh, Madame! Lucrece même ne penſa pas comme vous.

CIDALISE,
Avec fureur.

Je crois encore que vous plaiſantez!

CLITANDRE.

Cela ſeroit aſſez déplacé dans la colère où j'ai le malheur de vous mettre, & je vous le proteſte, beaucoup plus innocemment que vous ne penſez.

CIDALISE,
Touiours du même ton.

Allez, Monſieur, il eſt infâme à vous d'abuſer, comme vous faites, de mon eſtime & de mon amitié. Laiſſez-moi, je vous abhorre! Laiſſez-moi, vous dis-je.

CLITANDRE.

Si je vous retenois, c'étoit beaucoup

coup moins pour vous faire violence, que pour vous empêcher de prendre un mauvais parti. Vous voilà libre! eh bien! que vous fais-je? Je suis pourtant avec vous dans le même lit; à ma sagesse, devriez-vous le croire?

CIDALISE.

Taisez-vous, je vous déteste! Que voulez-vous que pensent demain mes gens quand ils verront mon lit?

CLITANDRE.

Rien du tout, Madame; car je le referai avant que de m'en aller.

CIDALISE.

Ah! sans doute: ce sera, je crois, un bel ouvrage.

CLITANDRE.

Vous verrez. Oh çà! ne m'abhorrez donc plus tant; rapprochez-vous un peu de moi, & que la tranquillité où vous me voyez auprès de vous, vous rassûre

CIDALISE.

Vous pouvez compter que ſi vous ôſez tenter la moindre choſe, vous ſerez à jamais l'objet de ma plus cruelle averſion.

CLITANDRE.

Soit. Puiſſiez-vous en effet me haïr autant que je deſire que vous m'aimiez, ſi vous avez à vous plaindre de moi !

CIDALISE.

Je ne pardonne pas même une propoſition, quelque modérée qu'elle puiſſe être.

CLITANDRE.

Cela eſt dur, par exemple ! N'importe, je le veux bien. Point de propoſition; auſſi-bien ne ſeroit-ce pour moi qu'une honte de plus.

CIDALISE.

Je voudrois bien que vous le cruſſiez.

CLI-

CLITANDRE.

Je ne ſçais pas comment les autres penſent ſur ces ſortes de choſes; mais pour moi, je n'ai jamais trouvé plaiſant d'être refuſé. N'en étions-nous pas à Araminte?

CIDALISE.

Non, nous l'avions paſſée. Mais eſt-ce que réellement vous comptez reſter dans mon lit?

CLITANDRE.

Eh! Madame! il me ſembloit que cela étoit arrangé, & que nous avions fait nos conditions.

CIDALISE,

Riant.

Quoique je ſois aſſûrément très fâchée contre vous, il m'eſt impoſſible de ne pas rire de la ſingularité de ce qui m'arrive.

CLITANDRE.

Dans le fond je crois qu'il eſt

plus ſage à vous de vous en faire un objet de plaiſanterie qu'un ſujet de colère.

CIDALISE.

De quoi vous aviſez-vous auſſi de vous opiniâtrer à entrer dans un lit où l'on ne vous deſire pas du tout, lorſqu'il y en a tant ici où je ſuis ſûre que vous auriez été reçu à bras ouverts?

CLITANDRE.

Je ne puis pas douter, par exemple, qu'Araminte ne m'eût bien voulu faire cette grace; mais je crois qu'elle eſt la ſeule chez vous de qui je puſſe l'attendre.

CIDALISE.

Et la ſeule peut-être de qui vous ne la vouluſſiez point recevoir. Si Julie, par exemple....

CLITANDRE.

Julie actuellement ne me tente pas plus qu'Araminte, ou pour mieux

mieux dire, je ne désire pas plus l'une que l'autre ; mais il est vrai pourtant que si bien absolument Julie le vouloit, je ne lui tiendrois pas rigueur comme à l'espèce de monstre dont vous me parlez. Est-ce que cela ne vous paroît pas tout simple ?

CIDALISE.

C'est-à-dire que vous avez plus trouvé dans Julie de cette espèce de sensibilité qui vous amuse tant, que l'autre ne vous en a montré.

CLITANDRE.

A mérite égal sur cet important article, n'est-il pas vrai que Julie devroit avoir la préference ?

CIDALISE.

Cela n'est pas douteux. Mais en supposant que, pour parler comme vous, le mérite ne fût pas égal, je crois que l'on auroit beau jeu à parier contre la plus aimable des deux.

CLITANDRE.

Vous êtes donc bien convaincue que cette vertu, quand nous la rencontrons chez une femme, nous tient abſolument lieu de tout?

CIDALISE.

Non, mais je ſuis perſuadée qu'elle vous leur fait pardonner beaucoup de choſes.

CLITANDRE.

Il eſt réel qu'elles nous en plaiſent davantage, en général s'entend; car tous les hommes ne ſont pas là-deſſus du même avis.

CIDALISE.

Autant que j'ai pû le remarquer, vous n'êtes pas moins injuſtes à notre égard ſur cet article, que vous ne l'êtes ſur beaucoup d'autres. Une femme eſt-elle comme Araminte? Elle vous ennuye. Joüe-t-elle ce qui lui manque? Elle vous choque? En a-t-elle? Quelque plaiſir qu'il en réſulte pour vous, vous

la craignez. Comment faut-il donc qu'elles ſoient à cet égard pour vous plaire, ou pour ne pas vous cauſer d'inquiétude ?

CLITANDRE.

Comme vous, Madame ; qu'elles ayent cette ſenſibilité modérée que l'Amant lui-même eſt obligé de chercher, qui n'eſt émûe que par ſa préſence, déterminée que par ſes careſſes, & que tout autre que lui voudroit vainement éveiller.

CIDALISE.

Oſerois-je bien vous demander qui vous a donné ſur moi de ſi belles connoiſſances ?

CLITANDRE.

Eraſte, ſans doute, puiſque je ne vis pas avec Damis.

CIDALISE.

L'indigne ! Quoi ! il eſt donc

vrai que les hommes ſe confient ces choſes-là ?

CLITANDRE.

Ouï, quand, ce qui leur arrive ſouvent, ils n'en ont pas d'autres à-ſe dire.

CIDALISE.

Quelle horreur !

CLITANDRE.

Je n'aurai pas de peine à convenir que cela n'eſt pas bien ; mais ils n'attaquent preſque tous une femme que par vanité ; & la vanité ſeroit-elle ſatisfaite d'un triomphe qu'on ignoreroit ?

CIDALISE.

Que nous ſommes à plaindre de ne le pas ſçavoir !

CLITANDRE.

Je ne lui aurois ſûrement pas fait les mêmes confidences, moi.

CI-

CIDALISE.

Eh! qui le ſçait?

CLITANDRE,

Vivement.

Quoi! Cidaliſe, vous en doutez? C'eſt quelqu'un, que vous honorez de votre eſtime, que vous pouvez croire capable d'une pareille indignité! Quelle réparation ne m'en devriez-vous pas? Vous ne répondez rien?

CIDALISE.

C'eſt que je crois vous avoir aſſez peu offenſé. J'aime mieux, au reſte, avoir à vous demander pardon d'avoir trop mal penſé de vous, que de me mettre dans le cas d'être forcée de me reprocher d'en avoir penſé trop bien.

CLITANDRE.

C'eſt-à-dire que vous ne doutez pas que vous ne fuſſiez victime

de la confiance que vous pourriez prendre en moi ?

CIDALISE.

Je crois qu'il vous eſt aſſez égal qu'à cet égard je penſe de vous mal ou bien, & moi-même, pour vous dire la vérité, je n'ai pas encore arrangé tout-à-fait mes idées ſur votre compte.

CLITANDRE,
D'un air piqué.

Oh ! pour cela, vous n'aviez pas beſoin de me le dire. Il y a long-tems que je ne doute pas que je ne vous ſois l'homme du monde le plus indifférent.

CIDALISE.

J'aimerois aſſez que vous m'en fiſſiez une querelle ; il y auroit à cela bien de la vanité.

CLITANDRE.

Je croyois bien que vous y en trouveriez plus que de ſentiment ; mais,

mais, avec votre permiſſion, cela ne dit pas que vous rencontraſſiez juſte.

CIDALISE.

Ah ! ah ! cela eſt aſſez nouveau ! Eſt-ce que vous voudriez me faire croire que vous êtes amoureux de moi ?

CLITANDRE,

En s'approchant d'elle d'un air tendre & ſoumis.

Mais, de bonne foi, vous-même ne le croyez-vous pas ?

CIDALISE.

Non, en honneur !

CLITANDRE,

En s'approchant d'elle un peu plus.

En honneur ! vous me confondez. Je ne me flattois pas de vous trouver reconnoiſſante ; mais je vous avoüe que je vous croyois plus inſtruite.

TAYLOR INST.

CI-

CIDALISE,

Fort ſérieuſement.

D'un peu plus loin, je vous prie.

CLITANDRE.

Quel ſang-froid! & qu'il eſt inſultant!

CIDALISE,

Séchement.

Je ne ſçais s'il vous choque; mais il me ſemble qu'il ne devroit pas vous ſurprendre. A ce que je vois, vous avez formé de grands projets, & conçu de terribles eſperances!

CLITANDRE.

Je ne croyois pas me conduire de façon à mériter de pareils reproches.

CIDALISE.

Mon Dieu! je ſçais que vous n'en méritez aucun, & je crois auſſi ne vous en pas faire; mais je vou-

voudrois bien toujours que vous vous en allaſſiez.

CLITANDRE.

Je vous obéirois ſans balancer, puiſque j'ai le malheur de vous déplaire où je ſuis, ſi je ne trouvois pas de danger pour vous à vous quitter actuellement. Araminte ſûrement m'ira chercher ; j'ignore quel tems elle prendra pour me faire ſa viſite. J'ai à craindre, en ouvrant votre porte, de la trouver à la mienne, & cette aventure ſeroit d'autant plus affreuſe, que, comme vous ſçavez, mon appartement eſt en face du vôtre.

CIDALISE.

Ah! pourquoi vous a-t-on logé là ?

CLITANDRE.

Je n'en ſçais rien ; mais on ne m'auroit pas ſans doute donné cet appartement, ſi vous ne me l'aviez pas deſtiné.

CIDALISE.

A quelle heure comptez-vous donc me quitter?

CLITANDRE.

Que ſçais-je, moi? Demain matin. On ne ſe leve pas ici de bonne heure. Je m'en irai avant que l'on entre chez vous, & perſonne ne pourra ſe douter que j'ai paſſé la nuit dans vos bras.

CIDALISE.

Dans mes bras!...

CLITANDRE.

Hélas! je me trompe : c'eſt vous qui êtes dans les miens, & qui ne m'en rendez que plus à plaindre.

CIDALISE.

Ah! ne me rappellez point ce qui ſe paſſe entre nous; j'en ſuis d'une honte!... Mais, car il faut tout prévoir, ſi nous nous endormons? Il eſt vrai que c'eſt Juſtine qui

qui entre toujours la première.... Je ſerois cependant bien fâchée qu'elle vous trouvât ici. Il ſeroit impoſſible qu'elle imaginât qu'ayant fait une choſe auſſi ſingulière que celle de vous laiſſer coucher avec moi, je n'euſſe rien de plus à me reprocher.

CLITANDRE.

Véritablement elle ne le devroit pas, & par votre jolie conduite vous n'aurez pas dormi, vous vous ſerez ennuyée, & Juſtine, pardeſſus le marché, me croira l'homme du monde le plus heureux, & ne gardera peut-être pas ſes conjectures pour elle toute ſeule.

CIDALISE.

Non, toutes réflexions faites, je ne puis me prêter à cela. Il eſt au moins douteux qu'Araminte aille chez vous. D'ailleurs, la nuit s'avance : ſi ſon intention eſt de vous aller trouver, il y a apparence qu'elle l'a déjà fait, & vous ne me

me perſuaderez pas qu'elle attende dans le coridor que vous ayez la bonté de lui faire ouvrir. Non, encore une fois, Monſieur, il faut que vous vous en alliez; je le veux, & le veux abſolument.

CLITANDRE.

Soit, Madame, puiſque vous en voulez bien courir les riſques.

CIDALISE.

Ah! les riſques, que vous voulez me faire enviſager, ne ſont rien, exiſtaſſent-ils, au prix de ceux qu'en effet vous me feriez courir, ſi vous reſtiez ici.

CLITANDRE.

Ah! que craignez-vous de moi? Ce n'eſt pas avec les ſentimens, que vous m'inſpirez, que l'on ôſe le plus.

CIDALISE,

D'un air moqueur.

Vos ſentimens!...

CLI-

CLITANDRE.

C'eſt-à-dire que vous ne croyez pas que je vous aime?

CIDALISE,

Avec humeur.

Non aſſûrément, je ne le crois pas: mais demain je pourrai peut-être vous dire mieux que ce ſoir, ce que je penſe de votre cœur. Vous me ferez, je vous le repete, le plus grand plaiſir du monde de ſortir de mon lit, & je voudrois bien n'être plus forcée de vous le redire.

CLITANDRE,

Vivement.

Pardonnez ſi je vous oblige à me le dire encore plus d'une fois. Le bonheur de me trouver avec vous, comme j'y ſuis en cet inſtant, eſt ſi doux pour moi, malgré les bornes que vous y avez miſes!... Ah! Madame, quelle idée! Eſt-il concevable que je ſois couché avec la plus aimable femme du mon-

monde, & celle de toutes dont les faveurs me flatteroient le plus! que je la tienne dans mes bras! que je l'y ſerre! qu'il n'y ait entre elle & moi que les obſtacles les plus legers, & qu'elle ne me permette pas de les franchir!

CIDALISE.

C'eſt en effet à moi une grande cruauté!

CLITANDRE.

Eh quoi! payerez-vous toujours mes ſoins de cette affreuſe indifférence?

CIDALISE.

Je n'ai jamais dû croire que vous m'en rendiſſiez de bien ſérieux. Je ſçais, à la vérité, que quelquefois je vous inſpire des deſirs; mais, Clitandre, des deſirs ne ſont pas de l'amour, & quoique vous les exprimiez, à peu de choſe près, comme la paſſion même, j'ai trop d'uſage du monde pour m'y mépren-

prendre. Non, vous dis-je, vous ne m'aimez pas, & mille femmes feroient ſur vous la même impreſſion que moi.

CLITANDRE.

Que vous vous plaiſez à le croire! Cruelle!...

CIDALISE.

Clitandre, nous ſommes amis depuis trop long-tems pour que j'uſe avec vous de tous les petits détours que nous croyons ordinairement devoir à la décence de notre ſexe, & que dans le fond nous ne mettons en œuvre que pour ſatisfaire notre coquetterie. De votre côté, faites-moi grace de ce jargon frivole, & de cette fauſſeté avec leſquels vous faites tous les jours tant de dupes. Il ſeroit infâme à vous de me parler amour, ſans en reſſentir, & je crois pouvoir vous dire que notre amitié même à part, vous me devez d'autres procedés. Ou vous ne m'aimez pas aujourd'hui, ou (ce que j'ai de for-

fortes raiſons pour ne pas croire) vous m'aimez depuis bien long-tems.

CLITANDRE.

Ouï, Madame, je vous aime depuis l'inſtant que mon bonheur vous a offerte à mes yeux.

CIDALISE.

Vous conviendrez donc, en ce cas, que vous vous êtes plû à vous chercher des diſtractions. Car enfin, ſans compter toutes les femmes de l'eſpèce d'Araminte avec leſquelles vous vous êtes amuſé, vous avez eu, depuis que nous nous connoiſſons, Aſpaſie & Célimene. Vous les avez toutes deux très tendrement aimées. La mort de la première a pû ſeule rompre les nœuds qui vous attachoient à elle; & ſi l'autre ne vous avoit pas fait la plus noire des perfidies, vous y tiendriez encore. Il eſt, permettez-moi de vous le dire, bien ſingulier que m'aimant autant que vous me le dites, vous ayez pû vous attacher

cher ſi fortement à d'autres, & que vous ne m'ayez même jamais parlé de vos ſentimens.

CLITANDRE.

Eh! comment vouliez-vous que je fiſſe? Lorſque nous nous connûmes, vous aimiez éperdûment Damis. Il vous quitta, j'étois en Italie. Quand j'en revins, Eraſte s'étoit attaché à vous. Si vous ne l'aviez pas encore, il vous plaiſoit déjà. Quel tems donc pouvois-je prendre pour vous parler de ma tendreſſe?

CIDALISE.

Vous faiſiez bien de vous taire, puiſque vous me croyiez priſe; mais vous auriez peut-être mieux fait de ne le pas croire ſi legérement. Il eſt encore naturel que je penſe que ſi vous m'aviez aimée, vous auriez tâché de faire diverſion. C'étoit du moins ce qu'un autre auroit fait; mais chacun a ſes maximes.

CLITANDRE.

J'ai là-deſſus celles de tout le monde, & vous m'auriez trouvé pour le moins auſſi empreſſé qu'Eraſte, ſi vous euſſiez répondu avec moins de froideur à la Lettre que je vous avois écrite de Turin ſur l'inconſtance de Damis, & que vous euſſiez paru faire un peu d'attention à l'offre que je vous y faiſois de mon cœur.

CIDALISE.

En effet! il eſt très ſingulier que dans le tems que je mourois de douleur des infâmes procedés d'un homme à qui j'étois attachée depuis mon entrée dans le monde, je n'aye pas répondu favorablement à des propoſitions aſſez tendres, il eſt vrai; mais que je devois beaucoup plus attribuer à la politeſſe qu'à l'amour.

CLITANDRE.

Vous les auriez attribuées à leur véritable cauſe, ſi elles euſſent eu de-

dequoi vous plaire. Non, Madame, mon amour vous auroit importunée, & ſans doute il vous importuneroit encore.

CIDALISE.

Cela ſe pourroit; ma tranquillité me plait. Les deux épreuves, que j'ai faites, n'ont pas dû me diſpoſer à un nouvel engagement, & d'ailleurs je penſe de façon à ne pas vouloir paſſer perpétuellement des bras d'un homme dans ceux d'un autre. Fort jeune encore, j'ai eu le malheur d'avoir deux affaires; je m'en mépriſe. Le Public a été indigné de l'inconſtance de Damis, que je ne méritois aſſûrément pas; mais il m'a blâmée d'avoir pris Eraſte, & avec un cœur tendre & vrai, n'ayant été que foible, peut-être on me croit galante, ou du moins née avec de grandes diſpoſitions à le devenir. Je dois, & je veux me laiſſer oublier.

CLITANDRE.

Eh! Madame, quand vous avez pris Eraſte, eſt-ce d'avoir une nouvelle paſſion que le Public vous a blâmée? & penſez-vous que le choix de l'objet n'y ſoit entré pour rien? C'eſt une tyrannie de ſa part peut-être; mais enfin il veut que ce qui nous paroît aimable, lui plaiſe, & ne nous pardonne pas d'attacher un certain prix à ce qu'il ne juge point à propos d'eſtimer, & vous ne pouvez pas ignores qu'Eraſte ne s'eſt pas acquis ſon eſtime. J'ôſerai même vous dire que ſi vous m'aviez choiſi, l'on n'en auroit point parlé de même. Eraſte peut l'emporter ſur moi par les agrémens; mais j'ôſe dire que l'on fait de ma façon de penſer un autre cas que de la ſienne; & je n'en veux pour preuve que ce qui arrive à Célimene, plus perdue peut-être pour m'avoir quitté, qu'Araminte ne l'eſt pour ſe donner à tout le monde. Les diſpoſitions, où vous êtes, ne dureront pas toujours. Vous êtes née tendre,

dre, & ſi les malheurs, que vous avez éprouvés, vous ont fait craindre l'amour, ils n'ont point détruit en vous le beſoin d'aimer. Je crois vous devoir l'égard de ne vous pas importuner de mes ſentimens ; mais ſi jamais vous voulez vous rengager, n'oubliez pas, je vous en conjure, que je vous ai demandé la préference.

CIDALISE.

Nous verrons alors. Tout ce qu'à préſent je puis, & crois même devoir vous dire, c'eſt que vous êtes de tous les hommes du monde celui que j'eſtime le plus, & que je veux bien même ne pas douter que je n'euſſe été auſſi heureuſe avec vous que je l'ai été peu avec les deux indignes mortels à qui je me ſuis donnée.

CLITANDRE,

En lui baiſant tendrement la main.

Ah ! Madame, vous comblez mes

 vœux !

vœux ! Je puis donc enfin vous parler de mon amour.

CIDALISE.

On ne peut pas moins, à ce qu'il me ſemble. Vous venez de vous engager tout-à-l'heure à ne m'en parler jamais, & c'eſt une parole que je vous avertis que je ne vous rends pas.

CLITANDRE.

Ah ! pouvez-vous penſer que je vous l'aye donnée ſérieuſement, & que je puiſſe garder le ſilence ſur une paſſion renfermée ſi long-tems, lorſque je puis me flatter qu'en le rompant, je ne vous déplairai pas ?

CIDALISE.

Je ne crois pas que ce ſoit cela que je vous ai dit ; mais laiſſons, de grace, cette diſcuſſion. Vous ne mourez plus de froid à préſent, & vous m'obligeriez de vous ſouvenir que vous me devez l'hiſtoire de Julie.

CLI-

CLITANDRE.

En vérité ! Madame, il eſt affreux pour moi que vous vous ſouveniez encore qu'elle eſt au monde. D'ailleurs, je n'ai rien à dire de Julie, moi.

CIDALISE.

Ah ! des réſerves ! J'en ſuis bien-aiſe ! vous m'en verrez à votre tour.

CLITANDRE.

Encore une fois, Madame, je n'ai rien à vous dire de Julie. Si vous ſçaviez de plus à quel point je raconte mal dans un lit, vous ne voudriez ſûrement pas m'y transformer en hiſtorien.

CIDALISE.

Toutes ces excuſes ſont inutiles. Ou nous parlerons de Julie, ou nous ne parlerons plus de rien. Combien y a-t-il que vous l'avez eue ?

CLITANDRE.

Vous êtes, permettez-moi de vous le dire, ſinguliérement opiniâtre! Mais en ſuppoſant que j'euſſe eu Julie, & qu'il y eût dans notre affaire quelque choſe de fort plaiſant, & qui la diſtinguât de toutes les autres de ce genre, ce ſeroit actuellement l'hiſtoire la plus déplacée qu'il y eût au monde.

CIDALISE.

Pour vous, peut-être!

CLITANDRE.

Et ſi déplacée, que ſi l'on écrivoit notre avanture de cette nuit, & que dans la poſition, où nous ſommes enſemble, on vît arriver cette hiſtoire-là, il n'y auroit perſonne qui ne la paſſât ſans héſiter, quelque plaiſir que l'on pût s'en promettre.

CIDALISE.

Ce ſeroit ſelon le goût & les idées du Lecteur.

CLI-

CLITANDRE.

Il n'y en a point, je crois, qui aimât que pour un long narré l'on vint lui couper le fil d'une ſituation qui pourroit l'intéreſſer.

CIDALISE.

Je ne vois pas pour moi, ce qu'il y a de ſi intéreſſant dans celle où nous nous trouvons. J'avoüe qu'elle peut être extraordinaire, & qu'il n'eſt pas bien commun qu'un homme vienne ſe mettre d'autorité dans le lit d'une femme, qui n'eſt faite, d'aucune façon, pour qu'on prenne avec elle une pareille liberté. On ne trouveroit pas cela vraiſemblable, & l'on feroit bien. Il devroit le paroître moins encore qu'elle l'eût ſouffert; mais pour de l'intérêt, & une ſituation, je ne vois pas....

CLITANDRE.

Eh bien! Madame, quand tout ce que vous dites ſeroit vrai, je n'en voudrois pas plus avoir devant moi-même le ridicule de vous fai-

re des hiſtoires, lorſque je ne dois vous parler que de ma tendreſſe, & tâcher de vous déterminer à y être ſenſible.

CIDALISE.

C'eſt donc fort ſérieuſement que vous en avez formé le projet?

CLITANDRE.

Ouï, Madame, & ce n'eſt en vérité pas de cette nuit.

CIDALISE.

Je croyois avoir quelques raiſons de penſer le contraire, & ſi la nuit étoit moins avancée, je pourrois vous les dire; mais je ſens le ſommeil qui m'accable, & je voudrois bien que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLITANDRE.

Voyez, je vous prie, combien vous êtes inconſéquente!

CIDALISE.

C'eſt encore une diſcuſſion dans laquelle je ne me ſoucie pas d'entrer. Inconſéquente, injuſte même, pis encore ſi vous le voulez, je conviendrai de tout, pourvû qu'il vous plaiſe de quitter mon lit.

CLITANDRE.

Si vous ſçaviez combien j'aurois d'envie de n'en rien faire?

CIDALISE.

A la rigueur, cela ſe pourroit; mais je ne crois pas que dans cette occaſion ce ſoit ni vos deſirs, ni vos répugnances que je doive conſulter.

CLITANDRE.

Oh çà! parlons ſérieuſement. Que voulez-vous me donner pour que je ne diſe pas que j'ai couché avec vous?

CIDALISE.

Voilà une très mauvaiſe bouffon-

nerie, Monſieur. Ne badinons pas, je vous prie, ſur cet article. Quand je ſonge à ma ſotte complaiſance !...

CLITANDRE.

Et moi à mon imbécillité ! ... Ah ! ce qui m'en coſole, c'eſt que, comme effectivement elle eſt incroyable, perſonne ne la croira ; & dans une ſottiſe auſſi grande que celle que je fais, c'eſt toujours beaucoup que de pouvoir mettre ſon honneur à couvert.

CIDALISE.

Je vous entends ! C'eſt-à-dire que vous ne vous tairez pas ſur cette aventure, & que vous ne manquerez pas de vous vanter de l'avoir pouſſée auſſi loin qu'il eſt poſſible, & de ne m'avoir ménagée en aucune façon.

CLITANDRE.

Je ne croyois pas, par exemple, que ce que je viens de dire, pût s'interpréter comme vous faites. Mais,

à propos de cela pourtant, s'il vous plaiſoit de m'accorder quelques faveurs?

CIDALISE.

Quelques faveurs! Ah! je n'en accorde pas, ou je les accorde toutes.

CLITANDRE.

Toutes! eh bien, ſoit.

Ici il perd aſſez indécemment le reſpect. Elle ſe défend avec fureur, & lui échappe.

CIDALISE,
Avec une colère froide.

Je vois, Monſieur, que quoique vous viviez avec moi depuis longtems, vous ne m'en connoiſſez pas davantage. Je n'employerai point contre vous des cris, qui ne feroient que rendre ma ſottiſe publique: mais comme je ne ſuis ni prude, ni galante, que les coups de tempérament & les éclats de vertu ne ſont pas à mon uſage, je ne

ferai pas de bruit ; mais vous ne m'aurez point, & s'il eſt vrai que vous penſiez à moi, vous aurez le chagrin de me voir rompre avec vous pour jamais. C'eſt à vous à voir actuellement le parti que vous avez à prendre.

CLITANDRE.

Ah! Madame, que je ſuis loin encore du bonheur que vous aviez ſemblé me promettre! & que, ſi vous penſiez ſur mon compte comme vous me l'avez dit, vous vous offenſeriez peu de tout ce que mon amour pourroit tenter! Eh! ne vous ai-je pas donné de mon reſpect les preuves les plus fortes que vous puſſiez jamais en exiger? Je vous adore! Quand ma paſſion pour vous ſeroit moins vive, vous êtes belle, je ſuis jeune! La ſituation, où je me trouve avec vous, eſt peut-être la plus pénible ſituation dans laquelle on puiſſe jamais ſe trouver. Je meurs de deſirs, & vous n'en doutez pas! Cependant n'ai-

n'ai-je pas été auſſi ſage que vous m'avez preſcrit de l'être ? Mes mains ſe ſont-elles égarées? Ai-je abuſé des vôtres ? Et maître de diſpoſer, du moins à bien des égards, de la plus aimable femme du monde, ne m'avez-vous pas trouvé auſſi retenu qu'aujourd'hui je le ſerois avec cette exécrable Araminte qui m'inſpire de ſi violens dégoûts ? Je veux ne point mériter de récompenſe, & que vous ne croyiez pas me devoir des faveurs par cette ſeule raiſon que je n'ai pas tenté de vous en arracher ; mais qu'au moins l'effort, que je me ſuis fait, trop cruel pour n'être pas l'ouvrage de la paſſion la plus vive qui fut jamais, vous prouve la vérité de mes ſentimens !

CIDALISE.

J'admire les hommes, & je conſidére avec effroi tout ce que le moment peut ſur eux ! Vous n'étiez pas venu ici dans l'intention de me marquer tant de tendreſſe, & quoiqu'il ſe puiſſe que vous ayez toujours

jours eu pour moi une ſorte de goût, & que même je doive croire que depuis que vous me voyez libre, il s'eſt accrû, j'ai plus d'une raiſon de penſer que je ne vous inſpire pas d'amour. Mais vous êtes deſœuvré, ſeul avec moi la nuit; & par une imprudence que je ne me pardonnerai jamais, qui n'eſt preſque pas croyable, & dont moi-même je doute encore, j'ai ſouffert que vous vous miſſiez dans mon lit! Quand je ſerois moins bien à vos yeux, je vous inſpirerois des deſirs, & ſur-tout celui de triompher de moi dans ce moment même, pour avoir une aventure ſingulière à raconter. Convenez que ſi je vous prête quelques motifs, je dois du moins beaucoup au moment, de cette violente paſſion que vous voudriez que je vous cruſſe.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Madame, que je ſçais que l'on eſt auſſi ingénieux à trouver des raiſons contre ce qui déplait, qu'habile à s'af-

foi-

foiblir celles qui s'oppoſent à un goût qui nous eſt cher. Vous n'ignorez pas, quand vous voulez paroître penſer de moi ſi deſavantageuſement, que je n'ai jamais eu le ridicule d'être homme à bonnes fortunes, ni d'attaquer, pour la ſeule gloire de les vaincre, des femmes pour qui je ne ſentois rien. Vous m'avez autrefois rendu volontairement cette juſtice; mais les tems ſont changés, & ce ſeroit en vain qu'aujourd'hui je l'attendrois de vous. Il faudroit, pour l'obtenir, que je vous aimaſſe auſſi peu que vous le deſireriez.

En cet endroit il lui baiſe la main avec tendreſſe & reſpect, & continue juſqu'à ce qu'elle lui répond. De ſon côté elle l'écoute avec une extrême attention, & un air fort embarraſſé.

Eh! Madame, pourquoi me chercher des crimes? pourquoi avoir la cruauté d'ajouter au mépris dont vous payez ma tendreſſe? Vous ne m'ai-

m'aimez point! Eſt-il poſſible que vous ne croyiez pas me rendre aſſez malheureux! Vous me reprochez mon ſilence! Quoi! c'eſt parce que je n'ai jamais ôſé vous dire que je vous aime, que vous doutez de mes ſentimens? Hélas! & dans quel tems ai-je pû me flatter que cet aveu ne vous déplairoit point? Ai-je jamais pû, ſans vous offenſer, vous dire que je vous adorois? Ignorois-je vos engagemens, & devois-je imaginer que vous me pardonneriez de vous croire legère ou perfide? Je vous vois libre enfin, & aſſez heureux pour l'être moi-même, je pouvois, il eſt vrai, vous parler de ma tendreſſe; mais trop vivement épris pour ne pas toujours craindre, mes yeux ſeuls ont ôſé vous en inſtruire. J'ai cru qu'avant que de vous la découvrir, je devois travailler à y diſpoſer votre cœur. Vous m'avez vû conſtamment attaché ſur vos pas, vous préferer à tout, ne chercher que les lieux où je me flattois de vous rencontrer, & ne connoître de plaiſir que celui de paſſer ma vie auprès de

vous.

vous. Eh bien! Madame, continuez donc de me haïr : vous me verrez, toujours conſtant & ſoumis, préférer toutes les rigueurs, dont vous m'accablerez, aux faveurs que je pourrois attendre d'une autre. Mon amour vous déplait, je conſens à ne vous en jamais parler, pourvû que vous me permettiez de vous le témoigner ſans ceſſe.

CIDALISE,

Avec émotion.

Ah! traître! ſerois-je en effet aſſez malheureuſe pour deſirer que vous me diſiez vrai?

Ici Clitandre la ſerre dans ſes bras, & elle ne ſe défend que mollement.

CLITANDRE.

Cidaliſe! charmante Cidaliſe! que ſi vous le vouliez, vous me rendriez heureux!

CIDALISE.

Eh! croiriez-vous long-tems l'être?

tre? Vous donner mon cœur, & tout ce que je ſçais qu'enfin je vous donnerois avec lui, ne ſeroit-ce pas me remettre volontairement dans l'horrible ſituation dont je ne ſais que de ſortir? Glacée encore par le ſouvenir de mes peines, je vous avoüe que je ne regarde l'amour qu'avec horreur, & que je voudrois vous haïr de ce que vous cherchez à me plaire, & de ce que peut-être ce n'eſt pas inutilement que vous le cherchez.

CLITANDRE,

En ſe rapprochant d'elle.

Daignez, de grace, ne vous pas faire de ſi triſtes idées. Que ce que j'ai été juſques ici vous raſſûre ſur l'avenir. Tournez les yeux vers moi, & que, s'il ſe peut, ils ne s'y arrêtent plus avec peine! (*Elle ſoupire.*) Ces craintes cruelles ne ſe diſſiperont-elles point, & paroîtrez-vous toujours déſeſperée de vous voir dans mes bras?

Elle ſoupire encore, le regarde tendre-

drement, s'approche de lui, & ne le trouve pas à beaucoup près auſſi reſpectueux qu'il lui promettoit de l'être.

CIDALISE,

En ſe défendant.

Ah!... Clitandre!... que faites-vous?... Si vous m'aimez!... Clitandre!.... laiſſez-moi!.... je vous l'ordonne.

Il obéit enfin; elle pleure, & s'éloigne de lui avec indignation.

CLITANDRE,

D'un ton piqué.

Je m'apperçois trop tard, Madame, qu'emporté par mon ardeur, me flattant à tort que vous ne la deſapprouviez pas, je me ſuis expoſé à vous déplaire. La douleur, que vous cauſe mon audace, m'apprend que je ſuis le dernier des hommes à qui vous voudriez accorder les faveurs que je viens de vous ravir, & je ne comprends pas en

en effet comment j'ai pû m'aveugler ſur cela ſi long-tems.

Elle ne lui répond rien ; il ſe tait auſſi, en ſoupirant : enfin voyant qu'il ne lui parle plus,

CIDALISE,

Sans le regarder, & d'un ton fort ſec.

Je crois, Monſieur, qu'il ſeroit tems que vous me laiſſaſſiez tranquille.

CLITANDRE.

Ouï, Madame, je le penſe comme vous. Je ferai même plus que vous ne ſemblez exiger, & je vais vous quitter pour jamais.

CIDALISE.

Allez, Monſieur. Puiſſiez-vous oublier mon imprudence, & ne m'en faire un crime ni devant vous, ni devant perſonne!

CLI-

CLITANDRE.

Eh! Madame, je puis n'être pas digne de votre tendreſſe; mais je le ſerai toujours de votre eſtime, & vos procedés, tout durs qu'ils ſont, n'altéreront jamais dans mon cœur le profond reſpect que j'ai pour vous.

CIDALISE,
Ironiquement.

J'aime à vous l'entendre vanter, après la façon dont vous m'avez traitée!

CLITANDRE.

Je ne chercherai point à excuſer une choſe qui vous a déplû, quoiqu'il ne me fût peut-être pas bien difficile de la juſtifier; mais vous me voulez coupable, & je croirois l'être en effet, ſi j'entreprenois de vous faire remarquer votre injuſtice. C'eſt au tems que je laiſſe à vous la faire ſentir, & plaiſe au Ciel qu'il ne m'en venge pas! Adieu, Madame, je vais....
(*Il paroît chercher quelque choſe.*)

CI-

CIDALISE,
Toujours ſans le regarder.

Que cherchez-vous donc, Monſieur?

CLITANDRE.

Madame, c'eſt ma robe-de-chambre. Dans la ſituation, où nous ſommes enſemble, je ne crois pas qu'il fût bien décent que je paruſſe deſhabillé à vos yeux.

CIDALISE,
Toujours froidement.

Vous vous aviſez tard d'obſerver les bienſéances avec moi. Attendez, Monſieur, vous l'avez jettée de mon côté, & je vais vous la donner.

CLITANDRE,
Se rapprochant d'elle avec tranſport.

Cruelle! eſt-il bien vrai que vous me perdiez avec ſi peu de regret, & que ce ſoit l'homme du monde, qui vous

vous aime le plus tendrement, que vous accabliez de votre haine?

CIDALISE.

Hélas! Monſieur, vous ne ſçavez que trop que je ne vous hais pas.

CLITANDRE.

Eh bien! s'il eſt poſſible que je me ſois trompé, que ces yeux charmans, où je viens de lire une ſi vive indignation, daignent me parler un plus doux langage! (*Elle lui ſourit tendrement.*) Ouï, Cidaliſe, j'y retrouve quelques traces de cette bonté dont vous aviez bien voulu me flatter; mais qu'ils ſont loin encore de ce ſentiment que les miens vous expriment, & que je ne puis parvenir à faire paſſer dans votre cœur!

CIDALISE,

Après quelques inſtans de ſilence.

Vous voulez donc abſolument que j'aime? Eh bien! cruel! joüiſſez de votre victoire, je vous adore.

CLITANDRE.

Ah! Madame! . . . ma joie me ſuffoque, je ne puis parler.

Il touche, en ſoupirant, ſur la gorge de Cidaliſe, & y reſte comme anéanti.

CIDALISE.

Les voilà donc encore revenus dans mon cœur ces cruels ſentimens qui ont fait juſques ici tout le malheur de ma vie! Ah! pourquoi avez-vous cherché à me les rendre? Hélas! j'ignorois, ou plûtôt je cherchois à ignorer la force & la nature du goût qui m'entraînoit vers vous, & peut-être en aurois-je triomphé, ſi vous n'euſſiez pas cherché à me ſéduire.

CLITANDRE,

Avec ardeur.

C'en eſt trop! je ne puis plus tenir à tant de charmes! Venez, que j'expire, s'il ſe peut, dans vos bras!

CIDALISE.

Un moment de grace, Clitandre.

dre. Vous me connoiſſez, & puiſqu'enfin je conſens à vous livrer mon cœur, vous ne devez pas douter que vous ne ſoyiez un jour maître de ma perſonne ; mais laiſſez-moi m'accoutumer à ma foibleſſe, & donnez-moi la conſolation de ne pas ſuccomber comme la Malheureuſe, de qui vous venez de me raconter les horreurs.

CLITANDRE.

Quoi! vous pouvez craindre que je vous confonde avec elle?

CIDALISE.

Si j'étois aſſez heureuſe pour que vous fuſſiez mon premier engagement, & que vous connuſſiez mieux ma façon de penſer, vous ne me verriez ni les mêmes ſcrupules, ni les mêmes craintes ; mais je ne vous apporte pas un cœur neuf, & de quelque prix que le mien puiſſe vous paroître aujourd'hui, je tremble que vous ne l'eſtimiez pas toujours autant que vous paroiſſez le faire, & que le peu, qu'il vous a

couté, ne vous le rende un jour bien mépriſable.

CLITANDRE.

Pourriez-vous me ſoupçonner de penſer mal de vous, & doutez-vous de mon eſtime? Mais ouï, car vous m'avez dit que je vous prenois pour une Araminte. Il étoit aſſûrément flatteur pour moi, ce propos-là.

CIDALISE.

Je n'ai peut-être rencontré que trop bien, & la façon dont je me rends....

CLITANDRE.

Eh! comment vouliez-vous ne vous pas rendre? Vous m'aimez. Quoique vous ne me l'ayez dit que d'aujourd'hui, ce n'eſt cependant pas de ce moment-ci que je le ſçais. Votre confiance en moi; les ſacrifices que vous m'avez faits, ſans que je vous les euſſe demandés, ni que vous-même peut-être cruſſiez m'en

m'en faire ; la ſorte d'aigreur que, toute douce que vous êtes, vous preniez contre les femmes que je voyois un peu trop ſouvent, ou que je loüois devant vous ; la crainte que vous aviez que je ne vinſſe pas ici ; l'empreſſement avec lequel vous m'y avez toujours cherché ; la gaïeté que je vous y ai vûe ; l'humeur qui vous a ſaiſie à l'arrivée de toutes ces femmes ; les regards inquiets & troublés qu'en les voyant, vous avez jettés ſur moi ; tout enfin ne m'a-t-il pas inſtruit de votre tendreſſe ? Pouvez-vous croire qu'avec de pareilles diſpoſitions, accoutumée à moi par l'ancienneté de notre liaiſon, moins en garde par conſéquent contre les libertés que je prenois, ſûre d'être aimée, preſſée également par votre amour & par le mien, vous euſſiez pû réſiſter à mon ardeur ? & devez-vous comparer ce qui ſe paſſe entre nous, à ce qui s'eſt paſſé entre Araminte & moi ?

Il n'eſt peut-être pas hors de propos d'avertir ici le Lecteur que pendant que Clitandre parle, il ac-

cable Cidaliſe de careſſes fort tendres, qu'elle ne lui rend point tout-à-fait ; mais auxquelles elle ne s'oppoſe pas non plus à un certain point.

CIDALISE,

Répondant plus à ce qu'il dit qu'à ce qu'il fait.

A vous parler franchement, on ne peut pas en avoir moins d'envie, & la ſeule choſe, que je puiſſe actuellement avoir quelque plaiſir à croire, c'eſt que je ne pouvois faire que ce que j'ai fait. Il faut pourtant que je me trompe, car vous ne ſçauriez concevoir combien j'ai de peine à me le perſuader.

CLITANDRE.

Vous ne m'en êtes que plus chere ; mais à quelque point que j'approuve votre délicateſſe, je ſerois fâché que vous ne l'employaſſiez qu'à vous tourmenter.

CI-

CIDALISE.

Hélas! puis-je être auſſi tranquille que vous voudriez que je le fuſſe, quand je ſonge qu'un jour peut-être vous trouverez plus de raiſons pour blâmer ma conduite, que vous ne venez de m'en dire pour que je puiſſe me l'excuſer?

Il ne lui répond qu'en entreprenant: elle ſe tait auſſi, mais elle réſiſte.

CLITANDRE.

En vérité! Cidaliſe, ce que vous faites eſt de la dernière déraiſon. Vous ne m'aimez donc point? (*Elle le ſerre tendrement dans ſes bras.*) Mais comment voulez-vous que je vous croye lorſque je vous vois écouter plus vos craintes que votre tendreſſe, & démentir par votre conduite tout ce que votre bouche veut bien me jurer? Accordez du moins quelque choſe à mes deſirs.

CIDALISE.

Vous ne ſçaurez ſûrement pas

les contenir, & je n'aurai peut-être pas la force de les arrêter.

Ici il lui demande quelque choſe, mais preſque rien.

CIDALISE.

Grand Dieu! ... me tiendrez-vous parole, & reſpecterez-vous mes craintes?

CLITANDRE.

Ouï, puiſqu'enfin je ne puis les bannir de votre eſprit.

Ici elle conſent à ce qu'il lui a demandé; & comme elle l'a prévû, & eſperé peut-être, il lui manque de parole. Le Lecteur croira facilement qu'elle s'en fâche.

CIDALISE,

Avec aſſez de majeſté pour l'inſtant.

Ah! Monſieur, vous ſçavez nos conventions?

CLITANDRE.

Hors celle de nous aimer toujours, je ne crois pas que nous en ayons fait aucune enſemble; mais quittez, de grace, cet air & ce ton qui ne ſont pas faits pour nous. La cérémonie, que vous conſervez encore avec moi, me fait preſque douter que vous m'avez dit que vous m'aimez, & je ne ſçaurois vous exprimer à quel point j'en ſuis bleſſé.

CIDALISE,

Avec tranſport.

Ah! vous ne devriez pas pouvoir un moment douter de ma tendreſſe; & je ſerois trop heureuſe, ſi je vous en voyois toujours auſſi ſatisfait, que vous aurez toujours lieu d'en être perſuadé.

CLITANDRE.

Vous me baiſez pourtant ſans plaiſir, & pendant que mon cœur vole ſur vos lèvres & s'y pénetre de la plus douce des voluptés, je

vous vois vous refuſer au même bonheur, ou être incapable de le ſentir.

CIDALISE.

Pourquoi vous plaiſez-vous à faire de mes mouvemens une peinture ſi infidèle?... Convenez donc que vous êtes bien injuſte!

Les tranſports de Cidaliſe autoriſant en quelque façon les témerités de Clitandre, il lui demande des complaiſances. Comme, ſans être les plus fortes que l'on puiſſe exiger d'une femme, elles ne laiſſent pas que d'être ſingulières, elle les lui refuſe. Il les demande encore; nouveaux refus: il en eſt piqué, & uſe d'autorité avec une inſolence que l'on peut dire ſans exemple, ou qui du moins n'eſt pas bien commune, & doit apprendre aux femmes à ne pas laiſſer mettre quelqu'un dans leur lit ſi legérement.

CIDALISE,

Déſeſperée.

Non!... je ne veux pas.... vous m'of-

m'offenſez mortellement! Eh bien! Monſieur, vous voilà!... voilà pourtant comme je puis compter ſur vous!

Loin que de ſi violens reproches le contiennent, & que la réſiſtance de Cidaliſe; qu'il doit croire très réelle, lui donne d'autres idées, il continue d'employer la violence. Elle lui réuſſit; car que ſeroit-elle, & quelles ſont ſes reſſources? Ce n'eſt pas qu'elle ne lui diſe qu'il eſt un impertinent; mais quand une fois on a pris ſur ſoi d'en être un, il y auroit aſſez peu de mérite, & moins encore de ſureté peut-être à ceſſer d'offenſer. Il continue donc d'abuſer de la ſupériorité de ſes forces, tout indigne que cela eſt. Enſuite il la regarde en ſouriant, & d'un air auſſi content que s'il eût fait les plus belles choſes du monde, & veut même lui baiſer la main. On n'aura pas de peine à croire qu'après ce qu'on a à lui reprocher, cette marque de reconnoiſſance, toute reſpectueuſe qu'elle eſt, eſt aſſez froidement reçue.

CIDALISE,

Outrée, & d'un ton terrible.

Laiſſez-moi, je vous prie, Monſieur : je ſuis indignée contre vous ; vos procedés ſont odieux.

CLITANDRE.

Mais voyez donc quelle eſt votre injuſtice ! Avez-vous pû penſer, je laiſſe même l'amour à part, que comblé des careſſes d'une femme telle que vous, la modération, que vous me preſcriviez, fût en mon pouvoir ? D'ailleurs de quoi vous plaignez-vous ? Ne ſeroit-ce pas à moi à m'offenſer de vous voir me refuſer les complaiſances les plus ordinaires ? Vous êtes trop ſinguliére auſſi !

CIDALISE.

Cela n'eſt pas douteux ! Je vois bien que j'aurai toujours tort. Ce n'eſt pas là pourtant ce que vous m'aviez promis.

CLI-

CLITANDRE.

Ceſſez donc, je vous en conjure, de croire qu'à cet égard j'aye été d'aſſez mauvaiſe foi pour vous promettre quelque choſe. Songez que dans les termes, où nous en ſommes enſemble, il n'eſt plus poſſible que je vous faſſe des impertinences, & lorſque c'eſt vous qui offenſez l'amour, n'allez pas croire que je bleſſe votre dignité.

CIDALISE,

Bien plus doucement.

Mais, mon Dieu! penſez-vous que je m'aveugle au point de croire que je ne ferai pas un jour pour vous, plus que vous ne venez d'exiger de moi? Vous avez raiſon! Si ma réſiſtance n'étoit fondée ſur rien, elle ſeroit du dernier ridicule; mais enfin que les motifs en ſoient pitoyables ou ſenſés, vous m'avez, quoi que vous en diſiez, promis de les reſpecter, & je me crois du moins en droit de me

plaindre de ce que vous me manquez de parole.

CLITANDRE.

Vous êtes donc bien fâchée ? Ah ! revenez dans mes bras ; je meurs d'envie de vous pardonner vos injustices ! Venez ! ne vous dérobez pas à ma clémence !

CIDALISE.

En riant.

En vérité ! vous êtes singuliérement ridicule ! Ah ! Clitandre ! je vous sens bien !

Apparemment elle a ici quelques raisons pour lui parler comme elle fait.

CLITANDRE.

N'allez-vous pas vous fâcher encore ?

CIDALISE.

Dans le fond j'aurois dequoi ; mais je vois bien, au train que vous pre-

prenez, qu'il faudroit que je ne fiſſe que cela, & ne fût-ce que pour vous attraper, j'ai quelque envie d'être un peu moins cruelle.

CLITANDRE.

Pour m'attraper ! Où avez-vous donc pris cela, s'il vous plaît ?

CIDALISE.

Eſt-il donc vrai que je ſois ſi injuſte ?

Le Lecteur aura ici la bonté de prendre que c'eſt à lui qu'on fait cette queſtion. Si par hazard, & ce qu'on a peine à croire, quelque femme lit cet endroit, elle en doit apprendre à ne jamais inſulter perſonne qu'à bonnes enſeignes ; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'elle ſe garde bien de parler, dans de certaines occaſions, d'après de ſimples probabilités auxquelles il ſeroit poſſible qu'elle fût attrapée, & qu'elle ne ſçauroit, pour montrer des doutes offenſans, être

trop

trop ſûre phyſiquement que cela ne peut pas tirer à conſéquence.

Clitandre prouve donc à Cidaliſe, qui d'abord lui demande pardon, & qui enſuite ſe fâche très vivement, qu'elle auroit beaucoup mieux fait de ne lui avoir pas montré de doutes. C'eſt en vain qu'elle lui dit qu'une plaiſanterie ſi ſimple ne devroit pas avoir des ſuites ſi ſérieuſes. Soit qu'il en ſoit réellement piqué, ou qu'il la prenne pour prétexte, il eſt certain qu'il s'en venge. Toutes réflexions faites pourtant, il falloit bien que de façon ou d'autre cela finît, & qu'elle eût à ſe plaindre de lui autant que vraiſemblablement elle s'en flattoit.

En cet endroit Clitandre doit à Cidaliſe les plus tendres remercimens, & les lui fait. Comme on ne peut ſuppoſer qu'il y ait parmi nos Lecteurs quelqu'un qui ne ſoit, ou n'ait été dans le cas d'en faire, ou d'en recevoir, ou de dire & d'entendre ces choſes flatteuſes

&

& paſſionnées que ſuggere l'amour reconnoiſſant, ou que dicte quelquefois la néceſſité d'être poli, l'on ſupprimera ce que les deux Amans ſe diſent ici, & l'on ôſe croire que le Lecteur a d'autant moins à s'en plaindre, que l'on ne le prive que de quelques propos interrompus, qu'il aura plus de plaiſir à compoſer lui-même d'après ſes ſentimens, qu'il n'en trouveroit à les lire.

Il eſt bien vrai qu'il peut y en avoir quelques-uns, qui, ne ſçachant pas encore ni comment on remercie, ni comment on eſt remercié, ne ſeroient pas fâchés de pouvoir ici s'en inſtruire; mais on ne veut pas rendre dans l'un la nature artificieuſe, & avoir la barbarie d'ôter à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe.

CLITANDRE,

Se remettant auprès de Cidaliſe, qui n'ôſe pas le regarder, ou ne le regarde qu'avec confuſion.

Eh quoi ! charmante Cidaliſe, voudrez-vous toujours vous reprocher d'avoir fait mon bonheur, ou plûtôt me punir d'avoir ôſé me rendre heureux? Je ſuis coupable ſans doute ; mais ſi vous vouliez vous rendre juſtice, vous trouveriez non ſeulement bien des raiſons pour me pardonner mon crime, mais même dequoi vous étonner de ce que je ne l'ai pas commis plûtôt.

Elle ſe tait, ſoupire, & s'obſtine à ne le pas regarder. Il continue.

Levez donc ſur moi vos beaux yeux. Qu'ils me diſent, ſi votre bouche ne veut pas le prononcer, que vous ne me haïſſez pas ! Je ne puis vivre un inſtant avec la crainte de vous avoir déplu. Voulez-vous donc me faire mourir de douleur?

Il lui baiſe tendrement les mains.

CIDALISE,

Toujours fâchée.

Ah ! traître !

CLI-

CLITANDRE.

Eh bien ! accablez-moi de tous les reproches imaginables : il n'y en a point ſans doute que je ne mérite ; mais encore une fois regardez-moi ! Dites-moi donc, de grace, quelle eſt l'inquiétude qui vous agite ?

CIDALISE.

Hélas ! puis-je n'être pas tourmentée de la crainte de vous perdre ?

CLITANDRE,

Vivement.

Ah ! ne vous livrez pas à de ſi injuſtes terreurs ! Je vous adore ! Rien ne m'a jamais été auſſi cher que vous ; rien ne me le ſera jamais autant.

CIDALISE,

En le regardant avec une extrême tendreſſe.

Eſt-il bien vrai que vous m'aimiez encore ?

Cli-

Clitandre ne cherche à bannir les craintes de Cidaliſe qu'en l'accablant des plus ardentes careſſes. Mais comme tout le monde peut n'avoir pas ſa façon de lever les doutes, ceux de nos Lecteurs, à qui elle pourroit ne point paroître commode, en prendront une autre, comme de faire dire à Clitandre les plus belles choſes du monde, & ce qu'ils croiront de plus fait pour raſſûrer une femme en pareil cas.

CLITANDRE.

Eh bien! ingrate! êtes-vous raſſûrée?

CID'ALISE.

Ah! Clitandre, quel dommage que je ſçache ſi bien que le deſir n'eſt pas de l'amour!

CLITANDRE.

C'eſt-à-dire que vous doutez encore du mien.

CIDALISE,

En ſoupirant.

Ce doute ſeroit moins déplacé que vous ne ſemblez le croire ; mais vous répondez aux miens de façon à me forcer de les renfermer : pourtant vous ne les détruiſez pas.

CLITANDRE.

En croiriez-vous plus à mes ſermens ?

CIDALISE.

Cette façon de me parler de vore tendreſſe n'amuſeroit pas tant vos ſens, & flatteroit moins votre vanité ; mais j'avoüe que toute trompeuſe qu'elle pourroit être encore, elle calmeroit plus mon cœur que les tranſports que vous mettez à ſa place.

CLITANDRE,

Tendrement.

Ah ! comment pouvez-vous un inſtant penſer que je ne goûte pas un

un plaiſir extrême à vous parler d'un ſentiment qui pénetre mon ame, & qu'à la vivacité, dont vous me le rendez, je crois éprouver pour la première fois de ma vie?

CIDALISE.

Non, je vous ai couté trop peu, pour que je ſois auſſi heureuſe que vous me le dites.

CLITANDRE.

En vérité! vous êtes bien peu raiſonnable!

CIDALISE.

En lui baiſant la main avec tranſport.

Vous ne ſçavez combien je vous aime! combien je m'abhorre d'avoir été à d'autres qu'à vous! combien même je vous hais de m'avoir aimée ſi tard! & quand je ſonge en effet que ſi vous aviez voulu, je n'aurois pas eu le malheur d'avoir Eraſte, puis-je ne pas vous déteſter de me l'avoir laiſſé prendre?

CLI-

CLITANDRE.

Eraſte! ne commençoit-il pas à vous plaire quand je revins?

CIDALISE.

Non, il le cherchoit encore, & ſi vous m'aviez, à votre retour, confirmé ce que vous m'aviez écrit, il l'auroit cherché vainement.

CLITANDRE.

Ah! ſi je l'avois cru! Mais comment pouvois-je vous ſuppoſer pour mon amour dans de ſi favorables diſpoſitions lorſque je vous voyois plus froide & plus réſervée avec moi qu'avec qui que ce fût, & qu'à peine même vous me marquiez de l'amitié?

CIDALISE.

Le deſir de fuir tout engagement, & la crainte que vous me nuiſiſſiez plus que perſonne à mes réſolutions, furent les premières cauſes de la froideur que je vous marquai à votre retour; & la douleur de vous

vous voir reprendre Célimene, lorſque, malgré moi-même, je me flattois que vous n'aimeriez que moi, m'inſpira pour vous une haine ſi violente, que je ne ſçais encore comment elle a pû s'effacer.

CLITANDRE.

Je vous avoüe que vos ſentimens ne m'ont pas tout-à-fait échappé, & qu'un jour même, ſur un mot que vous dites à l'Opera, & qui depuis m'a donné bien à réver....

CIDALISE,

En le baiſant avec fureur.

Tu l'entendis, ingrat! & tu n'y répondis pas!

CLITANDRE.

Que voulez-vous? Eraſte, de qui vous connoiſſez les ruſes, s'appercevant ſans doute de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi, & craignant qu'enfin je ne vous en parlaſſe, vint le lendemain, avec le plus grand myſtère du monde, m'apprен-

prendre, plus d'un mois avant que vous le priſſiez, qu'il avoit tout réglé avec vous, & ce fut cette fauſſe confidence qui m'empêcha de vous entendre & de vous répondre, & qui me fit me rengager avec Célimene.

CIDALISE.

Ne parlons plus de lui, je vous en conjure. Vous ne ſçauriez concevoir à quel point ce ſouvenir m'afflige, ni combien je me mépriſe d'avoir eu la foibleſſe de me livrer au plus perfide de tous les hommes, & à celui de tous peut-être que j'étois le moins faite pour aimer.

CLITANDRE.

C'eſt comme moi, qui ne ſçaurois comprendre comment j'ai pris une Araminte, & dix vilaines bêtes de la même eſpèce.

CIDALISE.

Beliſe, par exemple.

CLITANDRE.

Du moins elle eſt jolie.

CIDALISE.

J'en conviens ; mais elle eſt à tout le monde.

CLITANDRE.

Oui, un peu, cela eſt vrai. C'eſt qu'elle a, malheureuſement pour elle, une ſorte de nonchalance dans le caractère, qui l'expoſe à l'inconvénient de ne ſçavoir pas réſiſter ; car elle ſeroit, ſans cela, abſolument ou à peu près comme une autre.

CIDALISE.

Comment vous engageâtes-vous avec elle?

CLITANDRE.

M'engager! moi! Je la pris, à la vérité ; mais ce fut ſans avoir un moment l'intention de la garder. C'étoit tout à la fois la femme de Fran-

France que je mépriſois le plus, & qui me coutoit le moins.

CIDALISE.

Vous la prîtes pourtant.

CLITANDRE.

Mais, ouï, il le falloit bien. J'allois lui faire une viſite que je lui devois depuis aſſez long-tems. Je ne ſçais comment elle étoit diſpoſée; mais elle me fit des agaceries, & de ſi vives, que tout le mépris, qu'en ce moment même elle m'inſpiroit, ne m'empêcha pas d'y répondre. Sçavez-vous bien que dans le fond cela eſt horrible?

CIDALISE.

Vous croyez rire; mais je vous aſſûre qu'il n'y a rien de plus infâme que de ſe livrer, comme vous faites preſque tous, à toutes les occaſions qui ſe préſentent.

CLITANDRE.

Vous ne ſçauriez imaginer auſſi

combien nous nous faiſons de reproches de ces honteuſes fragilités, lorſque nous nous trouvons, comme j'avoüe que j'étois alors, avec la plus violente paſſion du monde dans le cœur, & pour une femme charmante aſſûrément, puiſque c'étoit pour Aſpaſie.

CIDALISE.

Je ſuis bien ſûre, malgré cela, que Beliſe ne vous en crut que pour elle.

CLITANDRE.

Elle eſt vaine, je ſuis ardent; il étoit naturel que dans ce moment-là nous nous trompaſſions tous deux.

CIDALISE.

Cependant vous adoriez Aſpaſie?

CLITANDRE.

Si je l'aimois! A la fureur!

CI-

CIDALISE.

Mais comment accordiez-vous votre tendreſſe pour elle avec les complaiſances que vous aviez pour Beliſe?

CLITANDRE.

Oh! je n'avois vis-à-vis de moi-même ni la mauvaiſe foi de prétendre les accorder, ni le malheur de m'y méprendre. Comblé des faveurs de Beliſe, & dans l'inſtant même où elles prenoient le plus vivement ſur moi, vous ne ſçauriez imaginer combien elle étoit loin de mon cœur, & à quel point j'y ſentois l'empire d'Aſpaſie.

CIDALISE.

Je le crois. Vous revîtes pourtant Beliſe?

CLITANDRE.

Oui. Elle n'avoit jamais, à ce qu'elle diſoit, ſoupé en petite maiſon, & elle me demanda en grace de lui donner une fête dans la mien-

ne. Il ne me parut pas poſſible, dans les termes où nous en étions enſemble, de ne la pas ſatisfaire ſur cette fantaiſie. Je ne vous cacherai même pas qu'elle m'amuſa quelque tems, & que tous les reproches, que je m'en faiſois, ne m'empêcherent pas de la garder un mois. Il eſt vrai qu'Aſpaſie en paſſa plus de la moitié hors de Paris, & qu'alors j'avois réellement beſoin qu'une femme, que j'aimois, ne fût pas ſi long-tems abſente.

CIDALISE.

Infidèle!... Ah! laiſſez-moi donc.

Pour bien entendre cette exclamation, qui paroît venir à propos de rien, il eſt néceſſaire de ſçavoir que Clitandre tourmente toujours Cidaliſe de façon ou d'autre. Nouvelles propoſitions, nouveaux refus. Plaintes de Clitandre; complaiſance de Cidaliſe. Il faut au reſte qu'elle ſe plaigne de ſe trouver trop ſenſible, & de paroître craindre que ce ne ſoit pour Clitandre

une

une raiſon de ſe défier de ſa conſtance. Car ſans cela, que voudroient dire les propos qu'on va trouver ci-deſſous ?

CLITANDRE.

Vous avez de ſingulières idées d'imaginer que je vous reprocherai d'être ſenſible, moi qui avois toutes les peines du monde à pardonner à Célimene de ne l'être pas.

CIDALISE.

Cela eſt plaiſant ! A la voir, j'en aurois tout différemment jugé.

CLITANDRE.

Il y a cependant peu de femmes plus froides qu'elle, & vous ne ſçauriez imaginer combien ſur cet article il faut peu croire aux phyſionomies.

CIDALISE.

Ai-je l'air d'être ſenſible, moi ?

CLITANDRE,

En la regardant avec attention.

Mais ouï; vous avez dans les yeux une langueur tendre qui promet paſſablement.

CIDALISE.

Ah! vous me déſeſperez. La choſe du monde, que je crains le plus, c'eſt de paſſer pour être ſi tendre. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Cette langueur, que vous me trouvez dans les yeux, peut bien annoncer un cœur ſenſible; mais il me ſemble que ce n'eſt que les femmes, qui ont une extrême vivacité, que vous accuſez d'être....

CLITANDRE.

Non pas les connoiſſeurs, & nous laiſſons aux jeunes gens, qui entrent dans le monde, à croire que toutes les femmes ont beaucoup de cette ſorte de ſenſibilité, & que ſur-tout c'eſt chez celles, qui ont du feu dans les yeux, une grande

de vivacité dans leurs actions, & de l'inconſidération dans leur conduite, que l'on en trouve le plus. Pour nous, de la langueur, de l'indolence, de la modeſtie, voilà nos affiches.

CIDALISE.

Vous deviez bien importuner Célimene?

CLITANDRE.

Beaucoup moins que vous ne penſez. Soit caprice, ſoit vanité, la choſe du monde, qui lui plaît le plus, eſt d'inſpirer des deſirs; elle joüit du moins des tranſports de ſon Amant. D'ailleurs, la froideur de ſes ſens n'empêche pas ſa tête de s'animer, & ſi la nature lui a refuſé ce que l'on appelle *le plaiſir*, elle lui a en échange donné une ſorte de volupté, qui n'exiſte, à la vérité, que dans ſes idées; mais qui lui fait peut-être éprouver quelque choſe de plus délicat que ce qui ne part que des ſens. Pour vous, plus heureuſe qu'elle, vous

avez, si je ne me trompe, rassemblé les deux.

CIDALISE.

Je ne sçais pourquoi; mais il me semble que j'aimerois mieux le partage de Célimene que le mien.

CLITANDRE.

C'est-à-dire que vous voudriez être moins heureuse de la moitié que vous ne l'êtes. Soyez contente. A quelque point que les idées de Célimene s'enflammassent, & dans quelque volupté qu'elles fussent la plonger, ce désordre ne lui suffisoit pas toujours. Quoiqu'elle eût le malheur d'être convaincue que les bornes, que la nature lui avoit imposées, ne pouvoient se franchir, elle n'en desiroit pas moins cette jouïssance entière que rien ne pouvoit lui procurer. Son imagination s'embrasoit; elle se révoltoit contre la froideur de ses sens, & mettoit tout en usage pour la vaincre. Cette ardeur dont elle se sentoit brûler, & qui se répandoit

dans

dans toutes ſes veines, devenoit enfin un ſupplice pour elle, & je l'ai vûe plus d'une fois pleurer d'être livrée à des deſirs ſi violens, & de ne pouvoir ni les éteindre, ni les ſatisfaire.

CIDALISE.

Si elle n'a pû parvenir avec vous au bonheur qu'elle cherchoit, je ne lui conſeille pas de le chercher avec un autre.

CLITANDRE.

Je doute en effet qu'elle l'ait trouvé dans le nouveau choix qu'elle a fait, puiſque c'eſt une ſorte d'Eraſte qui m'a banni de ſon cœur; auſſi ne ſuis-je pas plus flatté que ſurpris de la voir ſe reſſouvenir de moi un peu tendrement.

CIDALISE.

La reprendrez-vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Comme vous reprendrez Eraſte,

de qui je doute qu'à quelque égard que ce puiſſe être, vous ayez été contente.

CIDALISE,
D'un air aſſez mécontent.

Ce qui me paroît aſſez ſingulier, c'eſt que vous ſemblez croire que ce que vous imaginez qu'il eſt, me le rendoit inſupportable: c'eſt pourtant lui qui m'a quittée.

CLITANDRE.

Je n'en ſuis pas étonné. Ces ſortes d'Amans, qui, au reſte, ne le ſont jamais que par air, après avoir ennuyé beaucoup une femme, finiſſent toujours par la quitter, & même avec auſſi peu d'égards que s'ils n'avoient pas beſoin de ſa diſcrétion.

CIDALISE.

Il faut, aux propos que vous tenez, que vous ayez vécu avec des femmes bien extraordinaires!

CLITANDRE.

N'allez pas croire cela! Je vous jure que hors Aſpaſie & vous, il n'y a jamais rien eu de ſi ordinaire que les femmes qui m'ont honoré de leurs bontés.

CIDALISE.

Mais, à ce que je vois, vous en avez eu quelques-unes?

CLITANDRE.

Mais, ouï. Comment voulez-vous qu'on faſſe? On eſt dans le monde, on s'y ennuye, on voit des femmes qui, de leur côté, ne s'y amuſent guères: on eſt jeune; la vanité ſe joint au deſœuvrement. Si avoir une femme n'eſt pas toujours un plaiſir, du moins c'eſt toujours une ſorte d'occupation. L'amour, ou ce qu'on appelle ainſi, étant malheureuſement pour les femmes ce qui leur plaît le plus, nous ne les trouvons pas toujours inſenſibles à nos ſoins. D'ailleurs, les tranſports d'un Amant ſont la

preuve la plus réelle qu'elles ayent de ce qu'elles valent. J'ai quelquefois été desœuvré ; j'ai trouvé des femmes qui n'étoient peut-être pas encore bien sûres du pouvoir de leurs charmes, & voilà ce qui fait que, comme vous dites, j'en ai eu quelques-unes.

CIDALISE.

Quelle pitié ! Il me semble pourtant que vous m'avez dit plus d'une fois, & cette nuit même encore, que vous n'avez jamais été homme à bonnes fortunes.

CLITANDRE.

Je ne l'ai pas du moins été longtems, & je puis vous jurer que j'ai aujourd'hui peine à comprendre comment & pourquoi j'ai fait un si pénible & si méprisable métier. Ce fut d'abord malgré moi, & par la fantaisie de quelques femmes qui alors donnoient le ton, que je devins à la mode. La réputation, que mes premières affaires me firent, m'en attira nécessairement d'autres,

tres, & ſans avoir formé le projet d'avoir toutes les femmes, bientôt il n'y eut point dans Paris de celles, que leurs vices, encore plus que leurs agrémens, mettent ſur le trotoir, qui ne ſe cruſſent obligées de m'avoir, & qu'à mon tour je ne me cruſſe obligé de prendre. Enfin, que voulez-vous que je vous diſe? La tête me tourna, & ſi bien, que ſans Aſpaſie, que j'attaquai comme alors j'attaquois toutes les femmes, mais de qui je fus forcé de reſpecter les vertus, & à qui je ne parvins à plaire qu'en tâchant de les imiter, j'aurois peut-être encore tous les travers qui me rendoient en ce tems-là ſi brillant & ſi ridicule.

CIDALISE.

Vous vous en croyez donc bien corrigé?

CLITANDRE.

Je le crois peut-être à trop bon marché; mais en cas qu'Aſpaſie eût laiſſé quelque choſe à faire, je ſuis en-

entre vos mains, & je ne connois de plus digne de finir ſon ouvrage, que la ſeule perſonne qui, à ſa place, auroit pû le commencer.

CIDALISE,

En le baiſant.

Ah! Clitandre! (*Il la tourmente.*) Finiſſez donc! on ne ſçauroit impunément vous remercier de rien.

CLITANDRE.

Je ſuis donc bien inſupportable!

Nouveaux tranſports de Clitandre; Cidaliſe s'en fâche d'abord, & finit par les partager.

CIDALISE,

En le voyant ſoûrire.

Ah! Clitandre, quand je meurs d'amour entre vos bras, ma foibleſſe n'eſt-elle pour vous qu'un ſpectacle riſible?

CLITANDRE.

Je n'aurois jamais cru, je vous l'a-

l'avoüe, que vous euſſiez trouvé dans mes regards dequoi me faire ce reproche? Tout ce que je ſçais, c'eſt que ſi je trouvois la même expreſſion dans les vôtres, je croirois avoir plus à vous en rendre graces qu'à m'en plaindre.

CIDALISE.

Clitandre, ne me trompez pas, je vous en conjure! Je ne chercherai point à vous faire l'éloge de mon cœur; mais ſi vous ſçaviez combien je ſuis vraie, & avec quelle vivacité je vous aime, vous rougiriez de ne m'aimer que médiocrement.

CLITANDRE.

Non, vous ne m'aimez pas, puiſque vous pouvez vous faire ſur moi de pareilles inquiétudes.

CIDALISE,

En le baiſant avec tranſport.

Je ne t'aime pas! Ah Dieu!

CLI-

CLITANDRE,

En la preſſant dans ſes bras.

Calmez-vous donc, je vous en conjure à mon tour ; ſongez que vos craintes me déſeſperent. Joüiſſons tranquillement du bonheur de nous aimer, & que ce ſoit la ſeule choſe qui nous occupe ! Ouï ! vos ſentimens ſeuls peuvent égaler les miens, s'il eſt vrai cependant que je puiſſe jamais vous inſpirer autant d'amour que vous m'en faites ſentir.

CIDALISE.

Ah ! ne doutez pas d'un cœur tout à vous, d'une femme qui ſe pardonne ſes erreurs bien moins facilement que vous-même ne les lui pardonnez, & qui peut-être même n'eſt pas contente de vous voir ſi tranquille ſur l'uſage, qu'avant que d'être à vous, elle a fait de ſon cœur.

TAYLERIAN INST. OXFORD

CLI-

CLITANDRE.

Quoi! vous voudriez que j'euſſe l'injuſtice?...

CIDALISE.

Oui! je voudrois que l'on ne pût prononcer devant vous le nom d'Eraſte & de Damis, ſans vous faire changer de couleur; que ſi j'avois le malheur de les rencontrer, vous ne m'en fiſſiez pas un moindre crime que ſi j'euſſe cherché à les revoir. Si vous ſçaviez combien les femmes que vous avez aimées, ou avec qui ſeulement vous avez vécu, me ſont odieuſes, vous vous reprocheriez ſans doute de ne les pas regarder tous deux comme vos plus mortels ennemis.

CLITANDRE.

Il ſeroit peut-être encore moins déraiſonnable que dangereux que je leur vouluſſe tant de mal d'un bonheur qu'ils ne poſſédent plus. Je vous adore! ne me ſouhaitez pas jaloux! Si vous ſçaviez juſques à quel

quel excès cette paſſion m'emporteroit, vous ne voudriez pas ſans doute m'en trouver ſi ſuſceptible.

CIDALISE.

Ah! qu'importe? Soyez injuſte, ſoupçonneux, emporté. Comblé ſans ceſſe de preuves de mon amour, ne vous croyez jamais aſſez aimé. A quelque point que vous portiez la jalouſie, vous ne me verrez jamais m'en plaindre.

Clitandre, toujours plus honnête que Cidaliſe ne voudroit, croit devoir encore la remercier des preuves de paſſion qu'elle lui donne; mais elle s'oppoſe ſi ſérieuſement à cette politeſſe, qu'il eſt forcé de renoncer à ſes projets. Il la boude; elle le baiſe, le raille ſur ſa prétention, & oſe même lui ſoutenir qu'il n'eſt pas malheureux, pour ſa vanité, qu'elle ne s'y prête pas. Ce propos le choque, il lui ſoutient que la vanité n'a pas autant de part, qu'elle le penſe, au deſir qu'il auroit de lui rendre graces des choſes obligeantes qu'el-

qu'elle vient de lui dire ; & comme elle s'obſtine à ne le pas croire, il croit devoir lui prouver qu'il n'a pas de menſonge à ſe reprocher. Enfin elle lui rend juſtice ; mais loin d'en être plus diſpoſée à le laiſſer lui marquer ſa reconnoiſſance comme il le deſireroit, elle l'aſſûre que tout ce qu'elle peut eſt de le plaindre. Cette plaiſanterie ne lui plaît pas, & il ſe plaint de la trouver ſi peu complaiſante.

CLITANDRE.

Je ne croyois pas, je l'avoüe, que l'on pût badiner ſur un malheur tel que le mien. Cela eſt, ſi vous me permettez de vous le dire, d'une barbarie ſans exemple.

CIDALISE.

Mauvais plaiſant ! J'aurois preſque envie, pour conſoler Araminte du peu de cas que vous avez fait de ſes charmes, & des rigueurs dont vous l'accablez ici, de lui conter comme quoi vous avez été cette nuit un des plus galants Chevaliers

à qui l'on ait oncques octroyé le gentil don d'amoureuſe merci. Elle croit, à ce que je crois, bien étonnée?

CLITANDRE.

Non, elle ne vous croiroit pas, & ſa vanité, en effet, devroit la rendre très incrédule ſur cet article.

CIDALISE.

Eh! Julie; dites-moi, n'a-t-elle pas eu plus à ſe loüer de vous qu'Araminte?

CLITANDRE.

Ah! nous revoici à Julie à préſent? C'eſt-à-dire que vous voulez abſolument que je l'aye eue? Je ne crois pourtant pas...,

CIDALISE.

L'avoir eue, ſans doute?

CLITANDRE.

Mais quand j'aurois quelque doute

te là-dessus, il seroit mieux placé que vous ne croyez ; après tout, je ne l'ai jamais eue qu'une après-dînée. Est-ce là dans le fond ce que l'on peut appeller avoir une femme ?

CIDALISE.

Comment peut-on n'avoir qu'une après-dînée une femme d'une certaine façon ? Julie ! en vérité ! je ne l'aurois jamais cru.

CLITANDRE.

Ne la blâmez pas, rien ne seroit plus injuste. Il eût été infâme à elle de me garder plus long-tems, & vous-même en conviendrez quand vous sçaurez de quelle façon les choses se sont passées. Vous vous souvenez que l'été de l'année dernière fut d'une chaleur extrême. Un de ces jours, où l'on étouffoit, j'allai la voir. Je la trouvai seule dans un cabinet dont toutes les jalousies étoient fermées ; de grands rideaux, tirés par-dessus, y affoiblissoient encore la lumière. Elle étoit

sur

ſur un ſopha, fort négligemment étendue, vêtue plus négligemment encore. Un ſimple corſet dont les rubans étoient à-demi dénoüés, un jupon fort court étoient ſes ſeuls ajuſtemens. Sa tête étoit nue, & ſes cheveux, ainſi que le reſte de ſa perſonne, étoient dans cette ſorte de dérangement, mille fois plus piquant pour nous que quelque parure que ce ſoit, quand, comme chez elle, il eſt ſoutenu par tout ce que la propreté la plus recherchée, la jeuneſſe & les graces peuvent avoir de plus enchanteur. Vous ſçavez combien elle eſt jolie. Elle m'avoit ſouvent tenté, & je le lui avois quelquefois dit en paſſant. Il me prit ce jour-là plus d'envie que jamais de le lui dire encore. L'attitude, dans laquelle je la ſurprenois, étoit charmante, & je conſeillerai à toute femme bien faite d'en prendre une pareille quand elle voudra faire la plus vive des impreſſions. Son jupon, ſur-tout, lui couvroit aſſez peu les jambes. Elle ne l'ignoroit pas ſans doute; mais

mais comme, après les vôtres, je n'en connois pas au monde de plus parfaites, mon arrivée ne lui fit rien changer à la poſition où elle étoit. Dans l'inſtant que j'allois lui dire à quel point j'étois frappé de ſes charmes, elle mit la converſation ſur l'horrible chaud dont nous étions accablés depuis quelques jours. Vous ſçavez qu'elle a fait des cours chez Pagny, & qu'elle donne quelquefois à dîner à quelques Illuſtres de l'Académie des Sciences, & il ne vous paroîtra pas ſans doute bien extraordinaire que moyennant tout cela, elle croye ſçavoir parfaitement la Phyſique. Je l'avois ſi ſouvent plaiſantée ſur la fantaiſie qu'elle avoit d'être ſçavante, qu'elle crut devoir ſaiſir une ſi belle occaſion de me prouver qu'elle l'étoit devenue. Elle entama donc une diſſertation ſur les effets de la chaleur, & ſur la ſorte d'anéantiſſement où elle nous plonge lorſqu'elle eſt extrême; ce qu'autant que je puis m'en ſouvenir, elle prétendoit être cauſé par la trop grande diſſipation des eſ-

prits & par le relâchement des fibres. Je la contredis ; elle s'anima, & ſi bien, qu'elle vint enfin juſques à me ſoutenir que ce jour-là notamment il n'y avoit point d'homme, qui dans les bras de la femme non ſeulement la plus aimable, mais encore la plus aimée, ne ſe trouvât abſolument éteint. Je donnois dans le moment même le plus furieux démenti du monde à ſon opinion ; cependant quelque avantage que j'euſſe ſur elle, je me contentai de lui dire modeſtement que je craignois qu'elle ne ſe trompât. Ma modeſtie & la douceur de mon ton la perſuaderent apparement que je n'avois, pour n'être pas de ſon avis, aucune bonne raiſon, & que je contrediſois ſimplement pour contredire. Cette idée l'armant contre moi d'un nouveau courage, elle me dit fiérement qu'elle étoit ſûre de ce qu'elle avançoit, & que les premiers Phyſiciens du monde penſoient comme elle là-deſſus. Je lui répondis toujours avec la même douceur qu'il n'étoit pas impoſſible que l'on fût

ex-

excellent Physicien, & que l'on se trompât pourtant sur cette matière; qu'il se pouvoit que ces grands hommes, sur l'autorité de qui elle se fondoit, n'eussent décidé que d'après eux-mêmes, & que c'étoit à moi que j'osois appeller de leur jugement.

CIDALISE.

Assûrément! vous ne pouviez guères joüer à la Physique de tour plus noir!

CLITANDRE.

Je devrois bien, par exemple, vous remercier de cela; mais vous ne voudriez peut-être pas?

CIDALISE.

Cela est à parier: continuez votre histoire.

CLITANDRE.

Eh bien; Julie, tenant de plus en plus à son idée, & peut-être ayant fait là-dessus quelque expérience

ſecrette dont elle n'ôſoit pas s'appuyer devant moi, mais qui pouvoit n'en être pas moins la cauſe de ſon opiniâtreté, me dit enfin, d'un air de vanité qui me choqua, je l'avoüe, que s'il y avoit au monde un homme ſur qui le chaud ne prît pas autant qu'elle le ſoutenoit, cet homme-là étoit un phénomène. Jugez combien moi, qui avois depuis plus d'un quart-d'heure, l'honneur d'être ce phénomène, & qui ne m'en croyois guères plus rare, je fus étonné qu'elle priſât tant une choſe dont je faiſois ſi peu de cas. Loin toutefois d'en vouloir abuſer contre elle, je lui répondis, toujours avec la même humilité, que je ne croyois pas qu'un homme, qui auroit en lui-même dequoi n'être pas de ſon avis, dût s'en eſtimer beaucoup davantage. Là-deſſus elle me dit, mais d'un air qui me faiſoit aiſément juger à quel point elle me croyoit éloigné d'avoir de ſi fortes preuves contre ſon ſyſtême, que j'étois comme tous les ignorans, de qui la fantaiſie eſt de

diſputer contre l'évidence même ; & ſouvent même contre leur ſentiment intérieur. Je lui repréſentai ſur cela qu'il pouvoit y avoir des miracles ; mais je la vis ſi décidée à n'en pas admettre dans ce genre, qu'enfin je fus obligé de la convaincre que les Phyſiciens pouvoient n'avoir pas toujours raiſon. Elle fut ſtupéfaite ; jamais je n'ai vû de Philoſophe plus humilié. Cependant, ſoit amour-propre, ſoit préjugé, les reproches ſuccéderent bientôt à ſa confuſion. Sans m'en allarmer, je pris la liberté de lui repréſenter qu'elle m'avoit forcé, en n'admettant aucune de mes raiſons, à recourir à une démonſtration qui pût la réduire au ſilence, & lui prouver que quelque générale que puiſſe être une règle, on doit toujours y ſuppoſer des exceptions. J'ajoutai que pour l'honneur de la Phyſique, ou pour achever de ſe convaincre qu'elle avoit eu tort, elle ne pouvoit ſe diſpenſer de pouſſer l'expérience juſqu'au bout ; que juſques-là je ne prouvois

qu'à demi contre ſon ſyſtême, & qu'il lui ſeroit honteux de ſe tenir pour ſubjuguée ; lorſqu'il n'y avoit encore contre elle que des apparences qui pouvoient ne pas ſoutenir une épreuve d'une certaine façon. La crainte de s'être en effet cru trop tôt vaincue ; le deſir de m'humilier à mon tour ; la ſingularité de la choſe ; le moment ; la preuve déjà offerte, & que les contradictions n'affoibliſſoient pas ; plus que tout cela, ſans doute, l'envie de s'éclairer, l'emporterent ſur les ſcrupules vains qui la retenoient encore. Un ſoupir aſſez tendre ; cette rougeur que le deſir & l'attente du plaiſir font naître, ſi différente de celle que l'on ne doit qu'à la ſeule pudeur ; des yeux où brilloit l'ardeur la plus vive, & qui trahiſſoient l'air ſévère qu'elle avoit pris ; tout enfin m'annonça qu'elle ne demandoit pas mieux que de s'inſtruire, & je ne ſçais quel air ironique, qu'au milieu de tout cela je lui remarquois, m'apprit en même tems que je ne viendrois pas

ai-

aiſément à bout de ſon opiniâtreté. Pour n'être pas troublé dans l'importante leçon que j'avois à lui donner, j'allai fermer la porte, & revins avec ardeur lui prouver la fauſſeté de ſon opinion.

CIDALISE.

Et vous l'en convainquîtes ſans doute ?

CLITANDRE.

Ouï, mais ce ne fut pas ſans peine. Quelque entêtée qu'elle fût, à la fin elle ſe rendit. Il eſt vrai que je la tourmentai cruellement, mais auſſi je la deſabuſai bien.

CIDALISE.

Oh ! je m'en rapporte à vous.

CLITANDRE.

Cela eſt encore bien obligeant, par exemple !

CIDALISE.

Et ſans prétention ; c'eſt peut-être ce que vous ne croirez point.

CLITANDRE.

C'eſt du moins ce que j'aurois le plus grand deſir du monde qui ne fût pas. Si par hazard vous vous trompiez ?

CIDALISE.

Que Julie ſe trompât en décidant affirmativement ce que les circonſtances peuvent rendre les autres ; cela étoit tout-ſimple ; mais que je m'abuſe en ſentant ce que je ſuis, c'eſt ce qui ne peut pas être. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit, je veux que vous acheviez votre hiſtoire. Je l'ai, je crois, aſſez bien payée, pour que vous ne puiſſiez ſans injuſtice m'en refuſer la fin.

CLITANDRE.

Comme, ſi Julie n'eſt pas bonne Phyſicienne, cela ne l'empêche pas d'être une des plus aimables femmes

mes qu'il y ait au monde, j'aurois extrêmement deſiré que le cours, que je lui faiſois commencer, ne ſe fût pas borné à ce jour-là, & je la preſſai très vivement de s'engager avec moi. Plus reconnoiſſante du ſoin que j'avois pris de l'éclairer, qu'elle n'étoit fâchée de ce que j'avois eu raiſon contre elle, je l'y aurois ſans doute déterminée, ſi l'amour extrême dont alors elle brûloit pour Cléon, & la crainte que le commerce ſçavant, que je voulois lier avec elle, ne lui fût ſuſpect, ne l'euſſent obligée de me refuſer. Perſuadé cependant qu'après ce qui venoit de ſe paſſer, je retrouverois ſans peine auprès d'elle quelque moment favorable, je n'inſiſtai pas juſques à me rendre importun, & nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. J'ai cependant en vain cherché depuis ces occaſions que je croyois devoir trouver ſi facilement. Sans avoir avec moi de procédés dont je puſſe me plaindre, elle a ſeulement évité que je ne la trouvaſſe ſeule, tant

qu'elle m'a vû pour elle une ſorte d'empreſſement. L'hyver dernier pourtant, malgré toutes ſes précautions, je la rencontrai ſeule chez Lucile, qui n'étoit pas encore rentrée. La ſolitude, où nous nous trouvions, ranima mes deſirs, & l'air contraint qu'elle avoit avec moi, & que j'interprétois mal, les encouragea. Je lui demandai, en ſoûriant, ſi par hazard elle n'auroit point de doutes ſur la façon dont le froid opere ſur nous. Elle rougit; je me jettai à ſes genoux, & lui dis tout ce que l'on peut imaginer de tendre & de preſſant: elle en fut plus embarraſſée qu'émûe. Les droits qu'elle m'avoit donnés, & dont, par les libertés que j'ôſois prendre en lui parlant, je ne paroiſſois que trop me ſouvenir, loin, comme je m'en flattois, de ſéduire ſes ſens, ne faiſoient que l'affliger. N'ôſant, après ce qui s'étoit paſſé entre nous, s'armer d'une ſévérité qui auroit pû me paſſoître ridicule, & déſeſperée de la legéreté dont je la traitois, elle ſe mit à pleurer a-

mé-

mérement. La chose du monde que j'ai toujours le plus détestée, & qui est en effet la plus indigne d'un honnête homme, est de remporter sur les femmes de ces triomphes qui les humilient. Sûr de la vaincre, mais n'en doutant pas davantage qu'en abusant contre elle des raisons qu'elle avoit pour ne me pas résister, je ne lui causasse la plus vive douleur, je lui demandai pardon de ce que j'avois fait, & renonçai à ce que je voulois faire. Elle fut si touchée d'une générosité que mes entreprises ne lui laissoient pas esperer, que je crois qu'elle m'auroit accordé par reconnoissance plus encore que je n'avois tenté de lui ravir, si dans le moment même Lucile ne fût pas rentrée. Les bonnes actions au reste ne demeurent jamais sans récompense, & je fus le soir même dédommagé par Luscinde, du sacrifice que j'avois fait à Julie.

CIDALISE,

Avec empreſſement.

Ah! Clitandre, je vous en conjure, racontez-moi l'hiſtoire de Luſcinde. C'eſt de toutes les femmes du monde celle que je hais le plus, & je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens quand j'imagine qu'il lui eſt arrivé quelque choſe de peu digne de la majeſté de ſentimens dont elle ſe pique.

CLITANDRE.

Je veux bien vous faire ce plaiſir; mais je ne vous conſeille pas de croire que je vous donne pour rien une de mes plus belles hiſtoires, ſur-tout lorſqu'elle excite ſi vivement votre curioſité.

CIDALISE,

Tendrement.

Vous êtes un cruel homme!

CLITANDRE.

Je conviens que j'abuſe un peu.

du

du desir que vous me marquez d'entendre cette histoire, & que dans le fond cela n'est pas généreux; mais je me suis arrangé. Vous ne l'aurez pas à moins que celle de Julie, & vous êtes bien heureuse que je ne puisse pas vous la mettre à plus haut prix.

CIDALISE.

Eh bien! si demain vous voulez venir passer la nuit avec moi, nous verrons.

CLITANDRE.

Si je le voudrai! Quoi! vous en doutez? Ouï! je coucherai sûrement demain avec vous, puisque vous voudrez bien me recevoir dans vos bras; mais vous sçavez quelle gêne cruelle va succéder à mes transports! mes yeux même n'oseront vous rien dire de ce que je sens, ou du moins ils ne le devroient point. Puis-je vous répondre cependant que mes desirs, plus irrités que satisfaits, ne me trahiront pas? Je me sens, & ne vous réponds pas de moi, si je vous quitte

dans la fureur où je ſuis. Songez que nous avons à tromper ſur nos ſentimens des perſonnes fort méchantes & fort éclairées. Eh! comment voulez-vous que je puiſſe diſſimuler les miens, quand je ne pourrai vous regarder ſans la plus vive émotion; que vos yeux ne ſe tourneront pas vers moi, ſans pénétrer juſques à mon ame; que je ne vous verrai pas ouvrir la bouche, ſans deſirer de vous la fermer avec mes lèvres; qu'enfin tout, en vous voyant, me rappellera ſans ceſſe les plaiſirs dont vous m'avez comblé, & me jettera dans l'impatience d'une joüiſſance nouvelle? Laiſſez regner dans mon cœur une volupté plus tranquille, vous ne m'en verrez pas moins amoureux. Quoi que vous puiſſiez accorder à mes déſirs, il ne m'en reſtera que trop encore pour mon ſupplice!

CIDALISE.

Eh bien! ſois content!... joüis de toute ma tendreſſe & des tranſports que tu m'inſpires! Tu m'apprens,

prens, qu'avant toi, je n'ai pas été aimée, & je ſens avec plus de plaiſir encore que jamais je n'ai rien aimé comme toi. Tu troubles... tu pénetres .... tu accables mon ame!... Mais, ſens-tu comme je t'aime?... Je ne me connois plus, je meurs de ton amour & du mien.

L'on ne met pas ici la réponſe de Clitandre, quelque vive qu'elle puiſſe être. On n'ignore point que tout ce que ſe diſent les Amans, n'eſt pas fait pour intéreſſer, & que ſouvent les diſcours, qui les amuſent le plus, ſont ceux qu'il ſeroit le plus difficile de rendre, & qui valent le moins la peine d'être rendus. On ſupprime donc ici, comme en quelques autres endroits, les propos interrompus qu'ils ſe tiennent, & l'on n'y rend les deux Interlocuteurs que lorſque le Lecteur peut, ſans ſe donner la torture, entendre quelque choſe à ce qu'ils ſe diſent.

CIDALISE,

Voyant que Clitandre la regarde encore avec des yeux menaçans.

Ah! Clitandre, n'êtes-vous pas honteux de vous faire craindre encore? Ne me regardez pas comme vous faites, je vous en conjure, & s'il ſe peut, laiſſez-moi joüir paiſiblement de vos ſentimens & des miens.

CLITANDRE.

Quel ſujet d'inquiétude vous donné-je donc?

CIDALISE.

Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaiſez ſinguliérement, lorſque vous ne faites peut-être que m'effrayer?

CLITANDRE.

Vous êtes injuſte de me prêter

cette réflexion : je vous proteſte que je ne la faiſois pas. Je me rends ſimplement à l'impreſſion que font ſur moi vos charmes, & ne penſe point du tout que la façon, dont je vous l'exprime, ſoit de toutes celles, que je pourrois prendre, celle dont vous me devez ſçavoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raiſon de douter de ma tendreſſe.

CIDALISE.

Vous avez de nous dans le fond une opinion bien ſingulière, & je vous avoüe que je ne ſuis pas ſans crainte d'en être un jour la victime.

CLITANDRE.

Il eſt ſi peu vrai que je penſe de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été ſurpris de ne pas recevoir de vous des complimens ſur un mérite qui a paru à la reſpectable Aramінte digne des plus grands éloges.

CIDALISE.

Je ſerois étonnée en effet que nous loüaſſions les mêmes choſes.

CLITANDRE.

Il eſt juſte auſſi de dire que ſans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penſer & la ſienne, vous n'avez pas les mêmes beſoins.

CIDALISE.

Que je ſerois humiliée s'il vous étoit poſſible de faire entre nous, ſans la plus grande injuſtice, la plus legère comparaiſon!

CLITANDRE.

Je ne crois point, par exemple, quelque aiſément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CIDALISE.

En vérité! c'eſt une odieuſe femme, & j'aime à croire, pour l'honneur

neur de mon ſexe, qu'il y en a peu qui lui reſſemblent.

CLITANDRE.

Il y en a de ſon genre, je crois, plus que vous ne penſez, & moins que nous ne diſons.

CIDALISE.

Mais à propos, vous me devez l'hiſtoire de Luſcinde.

CLITANDRE.

Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuſeroit. C'eſt une choſe ſi ſimple, ſi ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'eſt une aventure de caroſſe, de ces choſes que l'on voit tous les jours, une miſère enfin.

CIDALISE.

N'importe, je veux la ſçavoir.

CLITANDRE.

Convenez que vous cherchez encore plus à me diſtraire qu'à vous amuſer.

CIDALISE.

Soit ; mais parlez toujours.

CLITANDRE.

Oronte, qui le ſoir même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit, en ſoupant, brouillé, je ne ſçais pourquoi, avec Luſcinde, s'en alla ſans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la ramèneroit, & qu'en conſéquence elle n'avoit pas fait revenir ſon caroſſe, elle fut auſſi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me propoſa de la remettre chez elle. Nous nous connoiſſions depuis long-tems, & même dans une eſpèce d'intervalle elle avoit paru avoir ſur moi quelques vûes. Auſſitôt que nous fûmes ſeuls, nous invectivâmes tous deux contre Oronte. Elle me parut ſi humiliée de ce qui venoit de ſe paſ-

paſſer, que je crus qu'étant auſſi ſincérement ſon ami que je l'étois, je ne pouvois me diſpenſer ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle prît ce parti-là, qu'au reſte je tâchai de lui faire enviſager comme le ſeul qu'elle pût prendre en honneur, après le ſanglant affront qu'on lui faiſoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit néceſſaire qu'elle ſe vengeât; mais à quelque point que la colère l'animât, je ne la perſuadai pas d'abord, auſſi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle ſe vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conſeils, me parurent auſſi lui faire aſſez peu d'impreſſion; cependant le tems preſſoit. Je ſentois que ſi je lui laiſſois le tems de la réflexion, je la perdrois, ou en ſuppoſant qu'elle ne pardonnât pas à Oronte une bruſquerie qui n'avoit, ſelon toute apparence, que quelque jalouſie, ou moins encore peut-être pour ſujet, qu'il faudroit, pour

la déterminer en ma faveur, des ſoins que je ne me ſouciois pas de lui rendre. Je me ſouvins qu'un jour qu'il étoit queſtion de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaiſantant, qu'elle les trouvoit moins offenſantes que l'indifférence. Mais quelque eſperance que j'euſſe qu'une impertinence de ma part pourroit la bleſſer moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroiſſoit un peu violent, & tout preſſé que j'étois qu'elle ſe déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle ſe faiſoit en ne ſe vengeant pas. Soit que le deſir me donnât plus d'éloquence que de coutume, ſoit, comme il n'arrive que trop ſouvent aux femmes dans un mouvement de dépit, que ſes réflexions ne fiſſent qu'ajouter à ſa colère, & que par cette raiſon il me fallût moins pour la perſuader, je la trouvai beaucoup plus diſpoſée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment

D'a-

D'abord que je la ſentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des diſcours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, & la preſſai de ne point permettre que je ne reparaſſe que le plus leger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter ſon ſilence en ma faveur, & j'agis en conſéquence. Je lui montrois peu de ſentimens, mais beaucoup d'ardeur & il n'eſt que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un inſolent, je le ſçavois bien; qu'elle crieroit, mais elle ne crioit pas; & quand elle auroit eu recours à quelque choſe de ſi indécent, mon Cocher, à moins que je n'euſſe crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque choſe à Luſcinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le deſir, (excuſes éternelles de toutes les impertinences qui ſe

ſont

ſont faites, ſe font, & ſe feront.) devoient me juſtifier à ſes yeux; qu'au reſte, puiſque l'un & l'autre m'avoient emporté ſi loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raiſons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel juſques au bout. Je ne ſçais ſi c'eſt qu'un ton ferme vous impoſe preſque toujours, ou qu'en même tems que je trouvois, comme je lui diſois, des raiſons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuſer; mais elle s'adoucit au point de me dire ſimplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas ſenti, par la foibleſſe de cette expreſſion, combien la colère, qu'elle avoit contre moi, s'affoibliſſoit, mon parti étoit pris, & je n'en aurois pas plus ceſſé d'etre coupable. Elle n'en douta pas apparemment; mais quelles que fuſſent là-deſſus ſes idées, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant que d'arriver chez elle, elle étoit vengée.

CIDALISE.

Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLITANDRE.

Cela eſt vrai, mais elle eſt longue, & j'ai un Cocher qui a un ſi prodigieux uſage du monde, que je ne remene jamais de femme la nuit, qu'il ne ſuppoſe que j'ai des choſes fort intéreſſantes à lui dire, & qu'il ne prenne en conſéquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois, ſi je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin, par cette attention de ſa part, devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs, elle étoit d'une colère, & moi d'un emportement qui devoient néceſſairement la déterminer, la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions ſur la promptitude ſingulière avec laquelle elle s'étoit vengée, ſoit qu'elle craignît qu'Oronte, naturellement ombrageux, n'apprît qu'après l'avoir re-

menée, j'étois entré chez elle, nous ne fûmes pas plutôt à la porte, qu'elle reprit le ton majestueux, & me dit que cela étoit infâme, que de ses jours elle n'iroit en carosse avec moi, & qu'elle ne m'auroit jamais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vite; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là; que j'en étois d'une honte horrible, d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guères plus à mon usage qu'au sien, & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification, aussi obligeamment tournée, ne lui plairoit pas, & je fus peu surpris de la voir me remercier, avec beaucoup d'aigreur, de la préference que je lui avois donnée. L'amour, le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit, & qu'entre autres duretés, elle me disoit que je la prenois appa-

rem-

remment pour une fille d'Opera ; mon caroſſe étoit entré dans ſa cour ; & je me préparois à la conduire reſpectueuſement chez elle, lorſqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je deſcendiſſe. Je lui repréſentai d'abord avec douceur qu'il ſeroit du dernier ridicule que je ne lui donnaſſe pas la main ; que ſes gens & les miens ne ſçauroient qu'en penſer ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colère, ſans s'expoſer à les inſtruire de ce qui étoit arrivé ; qu'elle ſe perdroit par cette indiſcrétion ; que je lui étois trop ſincérement attaché pour la laiſſer ſe livrer à des mouvemens qui pouvoient avoir de ſi fâcheuſes ſuites ; que d'ailleurs il m'étoit impoſſible de la quitter, ſans lui avoir mille fois demandé pardon à ſes genoux, & ſans avoir, par mon reſpect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant ſortir impétueuſement du caroſſe. Je la retins, & paroiſſant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne ſouffrirois pas

qu'elle ſe perdît. Soit qu'elle joüât tous ces mouvemens pour ſe réhabiliter un peu dans mon eſprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort long-tems ſans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut laſſe de feindre de la colère, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet; que le deſir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de deſcendre avec elle, que le deſir de ménager ſa réputation; mais qu'elle ſçauroit ſe dérober à mes inſolentes entrepriſes, & qu'elle ne me parleroit qu'en préſence de ſes femmes. Eh bien! Madame, lui répondis-je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaiſir de les avoir pour témoins de tous les tranſports que vous m'inſpirez. Quoique cette courte réponſe & la fermeté de mon ton lui impoſaſſent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faiſois, & elle me répondit courageuſement: Nous verrons! Eh bien! Madame, re-

repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-deſſus nous deſcendîmes de caroſſe, moi l'appellant Marquiſe le plus familiérement du monde, & pour ne lui laiſſer aucun doute ſur mes intentions, lui ſerrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh! tant qu'il vous plaira, Monſieur le Comte, me dit-elle tout bas; mais vous n'en partirez pas moins, je vous aſſûre. En honneur! lui répondis-je, je ne vous conſeille point de me le propoſer, ſi vous ne voulez pas vous expoſer à une ſcène qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur, qu'elle eut qu'en effet je ne fiſſe un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à paſſer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoiſſez, & qui donne ſur le jardin. Elle ſe mit d'abord à s'y promener avec une ſorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuyeroit bientôt, je ne m'y oppoſai pas, & debout, les yeux

baiſſés, dans un morne ſilence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'aſſeoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée ſur une de ſes mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureuſement. Je ne l'y vis pas plûtôt, que je courus me jetter à ſes genoux. Elle me repouſſa d'abord avec aſſez de violence ; mais enfin je ſaiſis la main cruelle qui me repouſſoit, & l'accablai des baiſers les plus ardens. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je ſentis aiſément la molleſſe. J'ôſai alors la ſerrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuſe tendreſſe de l'amour qu'avec la bruſque pétulance du deſir. Quoique je ne cruſſe pas avoir à la ramener de bien loin, & que ſa colère m'eût peu allarmé, je ne pouvois, après le manque de reſpect dont elle ſe plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire auſſi fâchée qu'elle affectoit de l'être, ſans lui donner peut-être

con-

contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas, mais elle me plaiſoit, & quoiqu'elle ne ſe fût point oppoſée à l'inſolence, que je lui avois faite, de façon à me faire penſer qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inſéparables du conſentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuſer ſon crime qu'en en rejettant ſur elle la moitié; mais quoique je ſçuſſe parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fuſſe beaucoup moins coupable, je mis tout généreuſement ſur le compte de mon inſolence. Tout en lui faiſant des proteſtations de reſpect, j'écartois, mais d'une main qui paroiſſoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'aſſez belles choſes. Je ne ſçais ſi la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'é-

gards, l'empêchoit de s'oppoſer à mes entrepriſes, ou ſi, toute à ſa colère, elle ne penſoit pas à ce que je faiſois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuiſit plus. J'avois aſſûrément dequoi loüer ce qui s'offroit à mes yeux; mais je crus que des tranſports lui diroient mieux que des éloges l'impreſſion que j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond reſpect, dont je me vantois pour eile, avec mes emportemens, & qu'elle voyoit aiſément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le ſentois auſſi-bien qu'elle, & qu'il ſeroit inutile de me le dire, ou mes tranſports, auxquels je joignois de tems en tems toute la galanterie imaginable, ſatisfaiſant ſon amour-propre, & peut-être troublant ſes ſens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconſéquence. En paroiſſant toujours me réſiſter, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras.

Tou-

Toutes mes prières cependant n'avoient pû encore en obtenir un regard, & quoique je n'euſſe pas beſoin de lire dans ſes yeux pour m'inſtruire de ſes diſpoſitions & pour m'encourager à en profiter, je voulois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la preſſai tendrement de daigner honorer d'un de ſes regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ſes yeux plus de trouble que de colère. Ce moment de bonté de ſa part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la preſſai donc encore de me le rendre, & ne l'en preſſai pas vainement. Ah! laiſſez-moi, Monſieur, me diſoit-elle aſſez tendrement, & s'il ſe peut, ne vous faites pas haïr davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fuſſent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander ſi c'étoit ainſi qu'elle pardonnoit. Un ſoûrire, plus tendre

peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute ſa réponſe, & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai ſa bouche de ce ſoûris. Elle s'attendoit ſi peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le tems de s'arranger de façon que je n'obtinſſe que les apparences de la faveur que je lui raviſſois, & que j'en joüis auſſi délicieuſement que ſi elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous penſez bien que dans le caroſſe mille choſes avoient été négligées) n'étoit pourtant pas ſans contradiction. Si de tems en tems j'avois lieu de me loüer de l'indulgence de Luſcinde, plus ſouvent même elle ſçavoit me prouver que je ne lui faiſois que violence; & quoique je ſentiſſe que le deſir étoit en elle plus vrai que la colère, cette alternative me bleſſoit. Cependant comment le lui dire, ſans lui rendre une liberté dont elle auroit pû abuſer contre moi? Il auroit fal-

lui essuyer de nouveaux reproches, me jetter dans de nouvelles justifications, & perdre dans ces misères un tems que je pouvois mieux employer. Je crus, toutes réflexions faites, que le meilleur moyen, que j'eusse pour triompher de son entêtement, étoit de m'entêter à mon tour, & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussi-tôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois, j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards, & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter, & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir, & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit, je me déterminai, en soupirant, au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discussion, & m'en trouvai par-

parfaitement bien. Il eſt vrai que Luſcinde me fit ſentir d'abord qu'elle ſe croyoit encore offenſée ; mais je la vis enfin, plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître, oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte, & qu'elle ne m'aimoit pas, & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CIDALISE.

Comment, traître ! vous m'aviez dit que cette hiſtoire ne m'amuſeroit pas ? & je la trouve délicieuſe !

CLITANDRE.

Dans le fond elle n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Je penſe pourtant que Luſcinde la trouveroit déteſtable, & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde ; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CIDALISE.

Non.

CLI-

CLITANDRE.

Comment! non.

CIDALISE.

D'ailleurs, elle n'eſt pas finie, cette hiſtoire, & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance; encore pourrois-je voir ſi vous ne m'en deviez plus rien.

CLITANDRE.

Mais ſi je ne veux pas la finir, moi?

CIDALISE.

Je doute que j'y perdiſſe beaucoup, & que vous ne m'ayez pas raconté ce qu'elle a de plus intéreſſant.

CLITANDRE.

Eh bien! par exemple, vous vous trompez. Mais quoi qu'il en ſoit, il n'en eſt pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reſte qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CIDALISE.

Ne me parlez pas comme cela, car ſérieuſement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non, vous ne m'attraperez plus.

Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.

CLITANDRE.

Ah ! cela eſt beau ! voilà d'agréables procedés !

CIDALISE.

Je ſuis fâchée qu'ils vous déplaiſent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au-lieu de me tourmenter comme vous faites, & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finiſſez-vous cette hiſtoire ?

CLITANDRE.

Allons, je le veux bien, puiſqu'enfin il en faut paſſer par-là.

Vous

Vous croyez peut-être que je ne ſuis ſi doux, que parce que cela m'eſt plus commode que de m'obſtiner contre vous? Il eſt pourtant réel....

CIDALISE.

Oh! mon Dieu! je vous rends là-deſſus toute la juſtice poſſible.

CLITANDRE.

C'eſt que je ne voudrois pas que vous cruſſiez....

CIDALISE.

Eh non! je ne crois rien à votre deſavantage, ſoyez tranquille... En vérité! je vous diſpenſois des preuves. Eh bien! je ſuis convaincue; aurai-je enfin le reſte de l'hiſtoire?

CLITANDRE.

Les torts ſe trouvant aſſez également partagés entre Luſcinde & moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de juſtice, me dire en-

encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plûtôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baiſſa les yeux avec les marques de la plus grande confuſion. Je ſentis que dans le premier moment ce ne ſeroit point par des tranſports que je la tirerois d'un état ſi deſagréable, & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle ſe faiſoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, & en lui repréſentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des ſcènes particulières; mais que quand il s'oublioit aſſez pour en faire de publiques & pour ne rien reſpecter, il étoit impoſſible de lui paſſer des éclats ſi ſcandaleux, & que j'ôſois aſſûrer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vû d'auſſi déplacé que la ſcène de ce ſoir-là, & qu'elle étoit la ſeule qui eût pû ſi long-tems garder un Amant qui ne ſçavoit exprimer ſon amour que par les jalouſies les plus injurieu-

rieuſes & les plus violens procedés. Ce diſcours produiſit ſur elle l'effet que j'en avois eſperé. Elle reprit feu, convint que j'avois raiſon, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoiſſez, & ne fut plus ſurpriſe que d'avoir attendu ſi tard à ſe venger d'un Amant ſi incommode & ſi peu reſpectueux. A meſure qu'elle ceſſoit de ſe trouver ſi coupable, je devenois, comme de raiſon, fort innocent à ſes yeux. Le zèle ardent qu'elle me voyoit pour ſes intérêts; je ne ſçais quelles comparaiſons elle s'aviſa de faire entre Oronte & moi, & qu'en ce moment elle tournoit à mon avantage; une ſorte de goût que peut-être elle prit ſubitement pour moi, la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois juſques-là vainement deſiré. J'y répondis de la façon qui pouvoit l'encourager le plus, & quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le ſentiment que dans cette converſation je brillaſſe le plus, elle trouva que j'étois l'homme

me de mon ſiécle qui avois le plus de délicateſſe, & même s'étonna fort de ne s'en être pas apperçue plûtôt. Ce qui lui avoit paru, avec quelque ſorte de raiſon, la plus énorme des inſolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témerités dont l'Amant le plus reſpectueux ne peut pas toujours ſe défendre; un de ces momens malheureux, où l'on eſt emporté malgré ſoi-même, & qu'il eſt impoſſible qu'une femme ne pardonne pas lorſque c'eſt par l'amour, & non par le déſir qu'on eſt entrainé. Quoique tous ces propos m'aſſûraſſent ſuffiſamment de ma grace, je voulus qu'elle m'accordât tout ce dont l'impétuoſité de ma paſſion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer juſques aux plus legères traces de mon impertinence, nous ſuivîſſions toutes les progreſſions que notre affaire auroit eues, ſi nous euſſions eu le tems de la filer. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me paya de celui que je venois

mois de faire, & fut ſuivi de toutes les petites faveurs qui pouvoient le confirmer. Celles-là en amenerent d'autres; elle ne m'oppoſa de réſiſtance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaiſirs. L'amour entroit, à la vérité, dans tout cela pour aſſez peu de choſe; mais nous fûmes long-tems ſans nous appercevoir qu'il nous manquât. Quoiqu'elle ait mille choſes charmantes; que peu de femmes en raſſemblent tant; qu'elle ſoit vive, ſenſible, & qu'elle ait pour un Amant, ou l'à-peu-près de cela, mille graces, toutes plus piquantes les unes que les autres, je ne ſçais par quel caprice de goût elle me paroiſſoit plus faite pour amuſer un homme quelque tems, que pour le fixer. Nous ne nous en appercevons peut-être pas; mais à quelque point que ce qu'on appelle *mœurs* & *principes* ſoit décrédité, nous en voulons encore. Je n'avois donc nulle envie de la garder, à moins que (comme j'ai, lorſque je n'aime point, on ne peut pas moins d'orgueil) elle ne ſe fût ar-

arrangée de façon qu'Oronte, ou même quelque autre ne m'eût ſauvé auprès d'elle l'embarras de la repréſentation, & ne m'eût permis de reſter dans la foule. Quoique je ne déſeſperaſſe pas de l'amener ſur cet article à un accommodement, elle me diſoit des choſes ſi tendres, & prenoit ſi ſérieuſement pour l'avenir de ſi grandes meſures, que je ne ſçavois comment lui expoſer un projet qui prouvoit ſi peu de ſentiment & même d'eſtime. Ce n'étoit pas qu'il ne me fût aiſé de lui promettre plus encore qu'elle n'exigeoit; mais je ne voulois pas avoir avec elle le mauvais procedé de la faire rompre avec un homme qui étoit du moins fort néceſſaire à ſa vanité, lorſque je ne voulois pas le remplacer. Je ne me preſſai cependant point de la tirer d'une erreur où dans cet inſtant j'avois beſoin qu'elle reſtât, & qui, en excuſant ſon ardeur, la faiſoit ſe livrer à la mienne ſans crainte, & même ſans ſcrupule. Quelque vive que fût entre nous la conver-

ſation, j'étois aſſûré qu'elle ne ſe ſoutiendroit pas toujours ſur le ton où nous l'avions commencée, & je crus, pour lui expoſer mes intentions, devoir attendre qu'elle vint à languir. Auſſi-tôt que ce moment que, malgré les plaiſirs que je goûtois, j'attendois avec impatience, fut arrivé, je me mis à lui parler du déſeſpoir où ſeroit Oronte de perdre, & par ſa ſeule faute, la ſeule femme qui pût rendre un homme parfaitement heureux. Elle me demanda ſi je croyois qu'il y fût ſi ſenſible, & je lui répondis affirmativement que je ne doutois pas qu'il n'en mourût de douleur. Ce ſera donc par vanité, reprit-elle ; car à ſa façon de ſe conduire, il ne ſe peut pas que je lui ſuppoſe un autre ſentiment. Oh ! pour fort amoureux, repliquai-je, il eſt impoſſible que vous ne conveniez pas qu'il l'eſt. Là-deſſus je lui exprimai finement, mais avec autant de feu que d'étendue, tout ce qu'Oronte avoit fait pour lui prouver qu'il avoit pour elle tout l'amour

qu'il

qu'il eſt poſſible de ſentir, & en avoüant qu'il avoit des torts avec elle, je lui fis remarquer qu'il n'en avoit aucun qu'elle pût imputer à indifférence; que depuis quatre ans qu'il l'adoroit, elle n'avoit à lui reprocher que des jalouſies, à la vérité fort dures, fort offenſantes, & qu'elle avoit raiſon de vouloir punir, mais qui n'étoient en lui un crime ſingulier que par leur emportement & leur continuité, puiſque tout Amant en eſt coupable plus ou moins. Dans l'inſtant, où j'avois commencé à lui parler d'Oronte, j'avois vû ſes ſourcils ſe froncer, & ſon viſage devenir ſévère, comme ſi elle eût voulu par-là me dire de ne lui point parler d'un objet qui lui déplaiſoit; mais lorſque j'eus commencé à m'étendre ſur l'amour qu'il avoit pour elle, & ſur tout ce qu'il avoit fait pour lui prouver à quel point elle lui étoit chere, elle prit inſenſiblement, & malgré elle, l'air de l'intérêt, ſe mit à réver profondément, à ſoupirer de même; & enfin il

lui fut impoſſible de retenir ſes larmes au portrait, qu'en la ſuppliant de l'oublier, je lui fis de ſa tendreſſe & de ſes agrémens, & de pouvoir comprendre comment elle avoit pû lui faire un moment l'injuſtice de ne s'en pas croire adorée.

CIDALISE.

En vérité! vous êtes ſinguliérement méchant!

CLITANDRE.

Que vouliez-vous donc que je fiſſe? Que je la gardaſſe?

CIDALISE.

Non, mais que vous ne la priſſiez pas.

CLITANDRE.

J'aurois mieux fait ſans doute; mais ſans compter qu'elle eſt aſſez bien pour qu'on puiſſe être tenté de l'avoir, j'avois à me venger d'Oronte, qui, pendant que j'étois aimé d'Aſ-

d'Aſpaſie, avoit indécemment fait tout ſon poſſible pour me ſupplanter. Je m'étois bien promis de ne pas manquer la première occaſion qui ſe préſenteroit de lui en marquer ma reconnoiſſance, & je crus ne le pouvoir mieux qu'en lui rendant ſa Maitreſſe, après ce que j'en avois fait.

CIDALISE.

Rien n'étoit aſſûrément ni plus judicieux, ni plus équitable.

CLITANDRE.

Mais, ouï: c'étoit, je crois, le ſeul parti qu'il y eût à prendre. Mes diſcours cependant embarraſſoient Luſcinde, d'autant plus qu'en lui exagérant les charmes & la tendreſſe d'Oronte, je lui parlois avec feu de mes ſentimens. Je voyois avec un ſecret plaiſir qu'il s'en falloit peu qu'elle ne crût, & l'aimer à la folie, & me haïr fort raiſonnablement. Je ne me fus pas plûtôt apperçu de l'un & de l'autre, que je

me

me mis en devoir de reprendre avec elle des libertés, qui, par notre dernier arrangement, devenoient entre nous tout-à-fait ſimples; mais dont, par la nouvelle révolution que ſon cœur venoit d'éprouver, il étoit impoſſible qu'elle ne me fît pas un crime. Avec quelque adreſſe qu'elle cherchât à me dérober ſon trouble, ſes remords, ſes nouveaux vœux, & la répugnance avec laquelle elle ſe livroit encore à des tranſports, qui, quelques inſtans auparavant, prenoient tant ſur ſon ame, elle m'inſpiroit trop peu d'amour, & j'ai trop d'uſage de ces ſortes de choſes pour qu'elle pût me tromper ſur ſes mouvemens. Elle ne répondoit plus, ſoit à mes careſſes, ſoit à mes proteſtations, que par ce ſoûrire faux & cette complaiſance froide & forcée que l'on a pour un Amant qui ne plaît plus, & à qui l'on n'ôſe le dire. Muette, les yeux baiſſés, ſe refuſant même, lorſqu'elle ſembloit ſe prêter, toute entière à ce même objet qu'elle venoit d'oublier ſi parfai-

tement ; non, jamais je n'ai vû l'humeur & le dégoût ſe peindre avec ſi peu de ménagement & tant de naïveté. Un moment d'orgueil me fit regretter d'avoir voulu m'en donner le plaiſir, & je fus ſur le point d'être aſſez injuſte, pour la gronder le plus vivement du monde, de me faire eſſuyer des humiliations que je m'étois moi-même cherchées. Heureuſement pour elle & pour moi, ce mouvement de fatuité ne fut pas long, & loin de m'aveugler ſur la ſorte de chaleur qu'il rendoit à mes ſens, & de le prendre pour de l'amour, je ſçus m'en rendre le maître, & me voir tel que j'étois. Ne pouvant ſortir, que par des reproches, de l'embarras où je m'étois mis, je les fis du moins décens & modérés, & j'eus tout le ſoin poſſible que rien de trop humiliant pour elle ne les empoiſonnât pas. J'avois raiſon, car j'avois aſſurément plus de tort qu'elle, qui auroit borné tout ſon reſſentiment contre Oronte à ſe plaindre de lui avec moi, & tout au

plus

plus à de ſimples projets de vengeance, ſi je n'euſſe pas abuſé contre elle de l'état violent où elle ſe trouvoit, & que je ne lui euſſe pas arraché des faveurs qu'elle n'eût peut-être jamais ſongé d'elle-même à m'accorder. Ce fut donc ſans fiel & ſans amertume que je me plaignis qu'elle s'étoit trompée ſur ſon cœur, lorſqu'elle avoit cru que je lui faiſois oublier Oronte. Un regard & un ſoupir, qui m'apprirent combien en effet elle ſe reprochoit de l'avoir cru, furent toute ſa réponſe. Je lui dis alors tout ce que l'on peut dire d'honnête & de flatteur à une femme par qui l'on eſt quitté, & l'aſſûrai que j'étois d'autant moins ſurpris du malheur qui m'arrivoit avec elle, qu'au milieu même de tout ce qu'elle avoit fait pour moi, elle m'avoit fait ſentir combien elle tenoit encore à l'homme qu'elle ſembloit me ſacrifier. J'ajoutai qu'il me ſeroit, s'il ſe pouvoit pourtant, plus cruel encore de la poſſéder malgré elle-même, qu'il ne m'auroit été doux de la te-

nir de ſon cœur ; que quelque choſe que j'en puſſe ſouffrir, je devois ceſſer de me croire des droits de l'inſtant où elle ne les avoüoit plus, & que j'aimois mieux n'avoir auprès d'elle que le ſtérile nom d'ami, que de conſerver malgré elle le titre d'Amant, lorſqu'il ne pourroit ſervir qu'à faire le malheur de ſa vie.

Que quelques femmes ſont ſingulières ! Il eſt certain qu'après ce qui venoit de ſe paſſer entre nous deux, & dans la ſituation où elle ſe trouvoit, il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que la douceur avec laquelle je lui permettois de ceſſer de m'aimer. J'aurois naturellement dû en attendre des remercimens ; mais elle ſentit plus le tort que, par cette facilité à me dégager, je ſemblois faire à ſes charmes, que le ſacrifice que je faiſois à ſes ſentimens, & ſi elle eut la force de ne pas s'en plaindre, elle n'eut pas celle de me diſſimuler le mécontentement de ſon amour-propre. Je ne ſçus, pendant quelque tems,

tems, ſi je paroîtrois l'avoir remarqué, ou ſi je continuerois à ſuivre mon objet; mais la réflexion, que je fis que tout ce que je lui dirois ſur cela ne feroit qu'allonger cette ſcène, & que cru amoureux ou indifférent, elle n'en retourneroit pas moins à ſon premier goût, me détermina pour le ſecond parti. Après quelques tergiverſations, de vengeur je devins confident. Ce ſecond rôle ne flattoit pas autant ma vanité que le premier; mais comme il me convenoit davantage, ce fut ſans aucun chagrin que je vis Luſcinde paſſer, vis-à-vis de moi, de toutes les fureurs de l'amour à la plus cruelle froideur. Quelle révolution!

Mais, ô cruel Amour! ce ſont-là de tes coups!

Luſcinde enfin pouſſa l'indifférence ſi loin, & prit en même tems une ſi grande confiance en mon amitié, qu'elle ne craignit pas de me conſulter ſur ce qu'elle avoit à faire. Je lui répondis avec le même

ſang froid que d'abord que je voulois bien me ſacrifier, rien n'étoit moins embarraſſant que ſon affaire; que je me flattois qu'elle me rendoit aſſez de juſtice pour ne pas douter de ma diſcrétion; mais que comme il ſe pouvoit qu'Oronte, qui véritablement eſt d'une jalouſie à déſeſperer, apprît que j'avois paſſé la nuit chez elle, & qu'il ne s'en tourmentât ſi l'on paroiſſoit vouloir le lui cacher, j'irois ce matin-là même le gronder ſur ſes caprices, & lui dire que j'avois vainement employé la plus grande partie de la nuit à la prier de les lui pardonner. Elle approuva l'arrangement que je lui propoſois, & me promit une amitié éternelle.

CIDALISE.

Cela eſt aſſurément bien beau de part & d'autre, & cette affaire ne pouvoit pas plus noblement ſe terminer.

CLITANDRE.

Se terminer! Oh! elle ne l'eſt pas encore.

CI-

CIDALISE.

Quoi! lui arriva-t-il encore de changer d'avis? En vérité! je le voudrois.

CLITANDRE.

Oh! que non! Ce que j'ai encore à vous dire, eſt d'une bien plus grande beauté; mais tout admirable que cela eſt, je ne veux pourtant pas trop vous le faire attendre.

Dans l'inſtant que j'allois quitter Luſcinde, & que nous ne nous faiſions plus que de très foibles proteſtations d'amitié, il me parut plaiſant d'en obtenir encore des faveurs, malgré l'amour ardent dont alors elle bruloit pour Oronte. Cette idée me parut à moi-même ſi ſingulière, & ſi peu faite pour réuſſir, moi ne voulant employer ni menaces ni violence, que je crus ne pouvoir trop finement la mettre en œuvre. Je feignis donc de la regarder avec plus d'ardeur que jamais. Je pouſſai de profonds ſoupirs

pirs, levai au Ciel des yeux d'une triſteſſe à faire pleurer. Comme emporté par la force des mouvemens qui m'agitoient, je me précipitai à ſes genoux, & n'épargnai rien enfin de tout ce qui pouvoit lui prouver que j'étois accablé du ſacrifice qu'elle me forçoit de lui faire, & ne craignis même pas d'ajouter qu'il étoit aſſez vraiſemblable que je n'y ſurvivrois pas. Quand il auroit été poſſible que de ſi grandes plaintes ne l'euſſent pas émûe, ſon amour-propre avoit été trop piqué de la facilité, avec laquelle je m'étois détaché d'elle, pour qu'il ne fût pas infiniment ſenſible à mon retour. Elle me pria donc bien ſérieuſement de continuer de vivre. Je la conjurai à mon tour, s'il étoit vrai qu'elle s'intéreſſât à ma vie, de me recevoir encore une fois dans ſes bras. Cette propoſition parut l'étonner; mais à ſes regards je jugeai qu'elle ne la trouvoit pas ſi abſurde, & même qu'elle ne m'en ſçavoit pas abſolument mauvais gré. Il ſe pouvoit auſſi que la

néceſſité de me ménager, & la crainte que je ne me vengeaſſe de ſes refus par quelque malhonnête indiſcrétion, entraſſent pour beaucoup dans la douceur avec laquelle elle la recevoit. Quoi qu'il en ſoit, elle me répondit ſeulement, avec toute la bonté que je pouvois attendre d'une amie ſincère, que mes regrets n'en ſeroient que plus cruels, & que ſi j'étois ſage, je devrois bien plus ſonger à éteindre mon amour qu'à chercher à le rallumer. Je convins qu'elle avoit raiſon; mais je n'en inſiſtai pas moins, & le caprice, la crainte & la vanité lui tenant lieu de tendreſſe, & même de compaſſion: Au moins, Clitandre, me dit-elle en ſe préparant à me ſecourir, ſouvenez-vous que c'eſt vous qui le voulez; & ſi ma complaiſance pour vous produit l'effet que j'en crains, ne ſoyez pas aſſez injuſte pour m'en rendre reſponſable. Croyant alors m'avoir ſuffiſamment averti, elle ſe livra d'aſſez bonne grace à mes em-

preſſemens. Je vous avoüerois bien une noirceur que je lui fis ; mais c'eſt que je crains qu'elle ne vous paroiſſe trop forte. Dans le fond ce n'eſt pourtant qu'une expérience, & il n'eſt pas défendu d'en faire.

CIDALISE.

Au contraire elles ne peuvent qu'être utiles, & d'ailleurs c'eſt le goût d'aujourd'hui.

CLITANDRE.

C'étoit, ainſi que vous avez pû le juger par mon récit, non ſeulement ſans amour, mais même avec d'aſſez foibles deſirs que je l'avois priée de m'accorder une dernière preuve de ſon amitié. Il étoit par conſéquent tout ſimple que je ne fuſſe pas ému à un certain point. Son cœur n'étoit pas non plus dans une diſpoſition plus favorable que le mien, & nous commençâmes tous deux cet entretien, ſans apporter à ce que nous diſions une at-

attention assez marquée pour que nous ne pussions pas voltiger sur d'autres objets. Nous restâmes assez long-tems tous deux dans cette sorte d'indifférence. Enfin il me parut qu'elle commençoit à ne plus voir les choses avec tant de desintéressement. Ce n'étoit pas qu'elle m'aimât plus qu'elle ne me l'avoit promis ; mais apparemment elle s'amusoit davantage. Il me prit envie de voir s'il est vrai que la machine l'emporte sur le sentiment autant que bien des gens le prétendent ; & pour m'éclairer sur cela, dans l'instant que Luscinde sembloit avoir oublié toute la nature, ou ne plus exister que pour moi, Ah ! Madame, m'écriai-je, pourquoi faut-il que dans des momens si doux je ne puisse perdre le souvenir de mon rival ? ou pourquoi du moins ne puis-je vous le faire oublier ? Car enfin je ne le vois que trop, l'heureux Oronte peut seul vous occuper. Désespérée de vous voir dans mes bras, vous n'aspirez qu'au bonheur de vous re-

trouver dans les ſiens, & ce ſeroit en vain que je me flatterois de le bannir un ſeul inſtant de votre cœur.

Non, Clitandre, me répondit-elle courageuſement, vous ne vous abuſez pas, je l'adore.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'en faiſant à Oronte une ſi tendre déclaration, elle m'accabloit des plus ardentes careſſes, & me donna même les plus fortes preuves de ſenſibilité qu'en ce moment-là je puſſe attendre d'elle.

CIDALISE.

Et vous avez conclu de cette épreuve ſi honnête...

CLITANDRE.

Que les femmes diſent plus vrai que nous ne croyons, quand elles affirment que les plaiſirs les plus vifs ne font point oublier à une femme, qui penſe avec une certaine délicateſſe, l'objet dont elle a le cœur rempli, & que quand ce n'eſt pas lui qui les lui procure, il n'en eſt

eſt pas moins celui à qui elle voudroit toujours les devoir, ah! c'eſt une choſe bien vraie que celle-là! Mais, pour en être convaincu, j'avois réellement beſoin d'une expérience comme celle que j'ai faite.

CIDALISE.

Ah! ſcélerat!

CLITANDRE.

Pourquoi donc? Que peut-on faire de mieux que de chercher à ſe guérir de ſes préjugés, & ſurtout de ceux auxquels les autres peuvent perdre? Au reſte, pour ceſſer de vous parler de Luſcinde, je lui tins parole dans tous les points. Vous êtes la ſeule à qui j'aye raconté cette hiſtoire. Je forçai Oronte à s'avoüer coupable, & l'envoyai aux pieds de Luſcinde lui demander pardon de ſes injuſtices. J'intercédai même pour lui, & j'eus la gloire de voir mettre dans le traité, qu'ils conclurent entre eux, que c'étoit à ma ſeule conſidération

qu'on lui accordoit la paix. Cette aventure enfin m'a donné un vrai plaiſir, & je n'y ai depuis, jamais ſongé ſans rire.

CIDALISE.

Et moi, je ne vous entends pas ſans trembler. Vous me paroiſſez avec les femmes d'un libertinage & d'une mauvaiſe foi qui me donnent les plus vives terreurs, & qui me font cruellement repentir de ma foibleſſe pour vous.

CLITANDRE.

Je ne vous conterai plus d'hiſtoires, puiſque le ſeul uſage, que vous ſçachiez en faire, eſt de vous tourmenter ; & pour vous faire mettre des bornes à vos craintes, j'en mettrai deſormais à ma confiance. Ce que je puis pourtant vous jurer, & avec la vérité la plus exacte, c'eſt que je ſuis naturellement fidèle, & que vous ſerez, j'oſe vous le dire, étonnée de ma régularité.

CI-

CIDALISE.

Hélas ! Dieu le veuille ! (*Elle fait ſonner ſa pendule.*) Déjà ſept heures !

CLITANDRE.

Pour moi, je ne me leve ordinairement qu'à dix, & je doute que ce ſoit avec vous que j'apprenne à devenir plus matineux. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'il ne ſe peut pas que je vous quitte ſans vous avoir bien raſſûrée.

CIDALISE,
Sortant de ſon lit.

Et moi, je vous proteſte que je ſonnerai plûtôt Juſtine que de ſouffrir que vous me tourmentiez davantage.

CLITANDRE.

Ah ! ſans doute ! cela ſeroit beau ! Croyez-moi, venez vous recoucher.

CI-

CIDALISE.

Et mon lit? Vous m'avez promis de le refaire.

CLITANDRE.

Volontiers. Je puis dire, ſans trop me vanter, que Juſtine, toute fameuſe qu'elle eſt, ne fait pas un lit mieux que moi.

Ils refont le lit.

CIDALISE.

Hélas! tant mieux! Je n'eus jamais plus de beſoin d'être bien couchée.

CLITANDRE.

C'eſt-à-dire, qu'on ne pourra vous faire ſa cour qu'un peu tard?

CIDALISE.

Oh! très tard, en effet. Et je vous défends de plus de parler à aucune des femmes qui ſont ici, à Luſcinde ſur-tout, que je ne ſois levée.

CLI-

CLITANDRE.

Je ne vois pas pourquoi elle vous paroît plus à craindre qu'une autre ; mais ce dont je ſuis convaincu, c'eſt que je ſerois pour elle moins dangereux que perſonne, & que depuis notre aventure elle a penſé ſur moi abſolument comme Julie, quoique j'aye plus d'une fois tenté de la faire vivre avec moi ſur le ton de liberté qui auroit à la fois convenu aux deſirs qu'elle m'inſpiroit, & au peu d'amour que j'avois pour elle.

CIDALISE.

Il eſt en effet aſſez ſingulier qu'elle ne ſe ſoit pas prêtée à des vûes ſi raiſonnables.

CLITANDRE.

Mais oui : cela eſt peut-être plus extraordinaire que vous ne penſez. Eh bien ! que dites-vous de votre lit ?

CIDALISE.

Que jamais il ne m'a paru mieux fait. Je ſuis bien ſurpriſe de vous trouver ce talent!

CLITANDRE.

Il ne vous paroît peut-être rien; mais je vous jure que juſques à un certain âge, il y en a peu qui ſoient auſſi néceſſaires que celui-là.

CIDALISE.

Vous avez beau le vanter! je vous jure que je ne vous en eſtime pas davantage.

CLITANDRE.

Je trouve, à ce que vous me dites là, aſſez peu de reconnoiſſance, & je ne ſçais ſi, pour vous punir de votre ingratitude, il ne me ſeroit pas permis de gâter un ouvrage dont on me ſçait ſi peu de gré.

CIDALISE.

Ah! cela ſeroit horrible lorſque, ſi vous l'aviez voulu, j'aurois été, ſans vous avoir la plus legère obligation, on ne peut pas mieux couchée.

CLITANDRE.

Vous m'avez inſulté!

CIDALISE.

Eh bien! je veux pouſſer l'injure juſqu'au bout; je ne vous crains pas.

CLITANDRE.

Je trouve à cela, ſi vous me permettez de vous le dire, plus de courage que de prudence; mais ne ſeroit-ce pas pour avoir le plaiſir d'être vaincue, que vous me défiiez?

CIDALISE.

Non pas abſolument; mais ſeroit-il bien vrai que ma ſécurité fût ſi déplacée?

CLI-

CLITANDRE.

Je me flattois de vous avoir corrigée de ces doutes-là, par exemple.

CIDALISE.

En vérité ! s'il faut vous parler sérieusement, je n'en ai pas.

CLITANDRE.

Cela ne seroit-il point un peu obscur? Me rendez-vous justice, me faites-vous injure? Ah! ce doute me tourmente trop pour me le laisser.

Il se venge.

CIDALISE.

Ah! Clitandre, je vous demande pardon.

CLITANDRE.

Il est bien tems!

CIDALISE.

En vérité! vous êtes bien vain!... Un lit, qui étoit le mieux fait du monde.... Vous êtes réellement insupportable!...

CLITANDRE.

Trouvez-vous?...

Le Lecteur ne doit pas conclure de ce que lui dit Cidalise, que c'est sérieusement qu'elle le gronde. Il est vrai qu'elle a peut-être un peu d'humeur. (Eh! qui n'en auroit pas à sa place?) Mais il est pour le moins tout aussi vrai qu'elle finit par ne lui en plus montrer.

CIDALISE.

Vous en irez-vous, à présent?

CLITANDRE.

Si vous le voulez absolument, il le faut bien; mais je ne sçaurois m'em-

m'empêcher de vous dire qu'en pareil cas on ne m'a jamais renvoyé de ſi bonne heure.

CIDALISE.

Cela ſe peut; mais, de grace, allez-vous-en.

Il ouvre la porte.

CIDALISE.

Ah! Clitandre, bien doucement, je vous prie.

CLITANDRE.

Un autre talent que j'ai; c'eſt d'ouvrir une porte plus doucement que perſonne; & de marcher avec une legéreté incompréhenſible.

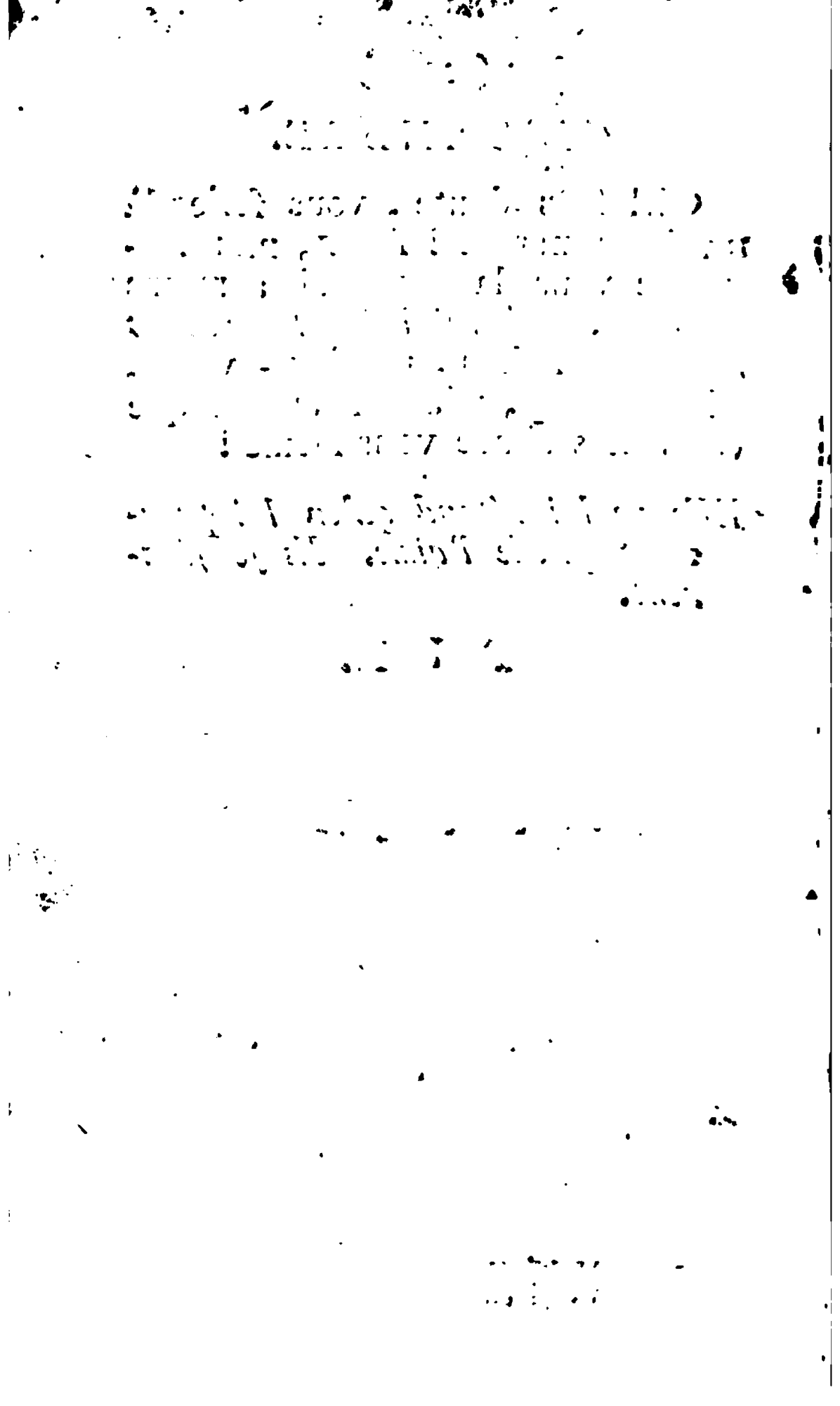
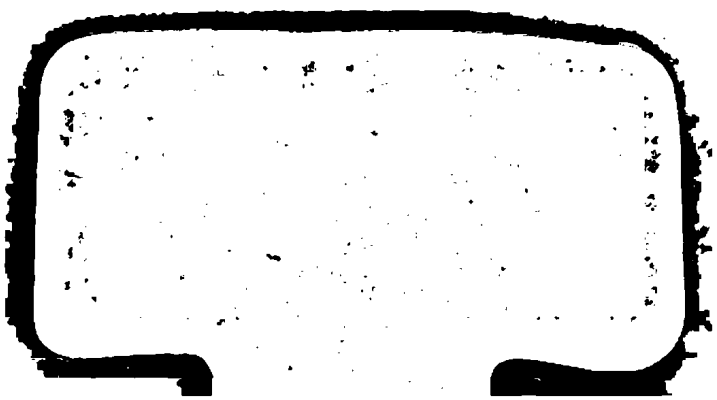
CIDALISE.

Hélas! vous n'avez que trop de talens, & ſi cela dépendoit de moi, je donnerois volontiers deux des vôtres, dont vous faites peut-être le plus de cas, pour la certitude que vous me ſerez fidèle.

CLI-

CLITANDRE.

Oh! ſans doute, vous feriez-là un beau marché ! Allez, mon Ange, je vous la donnerai à moins de fraix. (*Il lui baiſe tendrement la main.*) Adieu, puiſſiez-vous, s'il ſe peut, m'aimer autant que vous êtes aimée vous-même !

Elle ne lui répond qu'en lui prouvant qu'elle l'aime. Ils ſe ſéparent.

FIN.